

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires:  |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# BIBLIOTHÈQUE

## CINQ CENTS

Publié par POIRIER, BÉSETTE & C<sup>ie</sup>, 1510, rue Notre-Dame

Vol. I

PAR AN  
\$2.50

MONTREAL, 10 JUIN 1886

UN NUMERO  
5 CENTS

No. 10

### LA SYPIANTA

L'île de Scio, plus généralement appelée Chio depuis cette époque, est située dans la mer Egée, à l'ouest du golfe de Smyrne, près du littoral de l'Asie Mineure. Avec Lesbos au nord, Samos au sud, elle appartient au groupe des Sporades, situé dans l'est de l'Archipel. Elle ne se développe pas sur moins de quarante lieues de périmètre. Le mont Pélinéon, maintenant mont Elias, qui la domine, se dresse à une hauteur de deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

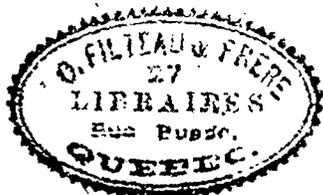
Des principales villes que renferme cette île, Volyso, Pitys Delphinium, Leuonia, Cançara, Scio sa capitale est la plus importante. C'était là que, le 30 octobre 1827, le colonel Fabvier avait débarqué un petit corps expéditionnaire, dont l'effectif s'élevait à sept cents réguliers, deux cents cavaliers, quinze cents irréguliers à la solde des Scioles, avec un matériel comprenant dix obusiers et dix canons.

L'intervention des puissances européennes, après le combat de Navarin, n'avait pas encore définitivement résolu la question grecque. L'Angleterre, la France et



la Russie ne voulaient, en effet, donner au nouveau royaume que les limites mêmes que l'insurrection n'avait jamais dépassées. Or, cette détermination ne pouvait convenir au gouvernement hellénique. Ce qu'il exigeait, c'étaient, avec toute la Grèce continentale, la Crète et l'île de Scio, nécessaires à son autonomie. Aussi, tandis que Miaoulis prenait la Crète pour objectif, Ducas, la terre ferme, Fabvier débarquait à Maurolimena, dans l'île de Scio, à la date indiquée ci-dessus.

On comprend que les Hellènes voulussent ravir aux Turcs cette île superbe, magnifique joyau de ce chaquet des Sporades. Son ciel, le plus pur de l'Asie Mineure, lui fait un climat merveilleux, sans chaleurs extrêmes, sans froids excessifs. Il la rafraîchit au souffle d'une brise modérée, il la rend salubre entre toutes les îles de l'Archipel. Aussi, dans un hymne attribué à Homère, — que Scio revendique comme un de ses enfants, — le poète l'appelle la "très grasse." Vers l'ouest, elle distille des vins délicieux qui rivaliseraient avec les meilleurs crus de l'antiquité, et un miel qui peut le disputer à celui de l'Hymette. Vers l'est, elle fait mûrir de oranges et des citrons, dont la renommée se propage jusqu'à l'Europe occidentale. Vers le sud, elle



se couvre de ces diverses espèces de lentisques qui produisent une précieuse gomme, le mastic, si employé dans les arts et même en médecine,—grande richesse du pays. Enfin, dans cette contrée, bénie des Dieux, poussent avec les figuiers, les dattiers, les amandiers, les grenadiers, les oliviers, tous les plus beaux types arborescents des zones méridionales de l'Europe.

Cette île, le gouvernement voulait donc l'englober dans le nouveau royaume. C'était pourquoi le hardi Fabvier, en dépit de tous les déboires dont il avait été abreuvé par ceux-là mêmes pour lesquels il venait de verser son sang, s'était chargé de la conquérir.

Cependant, durant les derniers mois de cette année, les Turcs n'avaient cessé de continuer massacres et razzias à travers la péninsule hellénique, et cela, à la veille du débarquement, à Nauplie, de Capo d'Istria. L'arrivée de ce diplomate devait mettre fin aux querelles intestines des Grecs et concentrer le gouvernement en une seule main. Mais, bien que la Russie dût déclarer la guerre au sultan six mois après, et venir ainsi en aide à la constitution du nouveau royaume, Ibrahim tenait toujours la partie moyenne et les villes maritimes du Péloponnèse. Et si, huit mois plus tard, le 6 juillet 1828, il se préparait à quitter le pays, auquel il avait fait tant de mal, si, en septembre de la même année, il ne devait plus rester un seul Egyptien sur la terre de Grèce, ces hordes sauvages n'en allaient pas moins ravager la Morée pendant quelque temps encore.

Toutefois, puisque les Turcs ou leurs alliés occupaient certaines villes du littoral, aussi bien dans le Péloponnèse que dans la Crète, on ne s'étonnera pas que les pirates fussent nombreux à courir les mers avoisinantes. Si le mal qu'ils causaient aux navires faisant le commerce d'une île à l'autre, était considérable, ce n'était pas que les commandants des flottilles grecques, les Miaoulis, les Canaris, les Tsamados, cessassent de les poursuivre ; mais ces forbans étaient nombreux, infatigables, et il n'y avait plus aucune sécurité à traverser ces parages. De la Crète à l'île de Métélin, de Rhodes à Négrepont, l'Archipel était en feu.

Enfin, à Scio même, ces bandes, composées de rebut de toutes les nations, écumaient les alentours de l'île, et venaient en aide au pacha, renfermé dans la citadelle, dont le colonel Fabvier allait commencer le siège dans de détestables conditions.

On s'en souvient, les négociants des îles Ioniennes, épouvantés de cet état de choses commun à toutes les Echelles du Levant, s'étaient associés pour armer une corvette, destinée à donner la chasse aux pirates. Aussi, depuis cinq semaines, la *Syphanta* avait-elle quitté Corfou, afin de rallier les mers de l'Archipel. Deux ou trois affaires, dont elle s'était heureusement tirée, la capture de plusieurs navires, à bon droit suspects, ne pouvaient que l'encourager à poursuivre résolument son œuvre. Signalé à maintes reprises dans les eaux de Psara, de Scyros, de Zéa, de Lemnos, de Paros, de Santorin, son commandant Stradena remplissait sa tâche avec non moins de hardiesse que de bonheur. Seulement, il ne semblait pas qu'il eût encore pu rencontrer cet insaisissable Sacratif, dont l'apparition était toujours marquée par les plus sanglantes catastrophes. On entendait souvent parler de lui, on ne le voyait jamais.

Or, il y avait quinze jours au plus, vers le 13 novembre, la *Syphanta* venait d'être aperçue aux environs de Scio. A cette date, le port reçut même une de ses prises, et Fabvier fit prompt justice de son équipage de pirates.

Mais depuis cette époque, plus de nouvelles de la corvette. Personne ne pouvait dire dans quels parages elle traquait actuellement les écumeurs de l'Archipel. On avait même lieu d'être inquiet sur son compte. Jusqu'alors, en effet, dans ces mers resserrées, toutes semées d'îles, et par conséquent de point de relâche, il était rare que plusieurs jours s'écoulassent sans que sa présence n'eût été signalée.

C'est dans ces circonstances, que, le 27 novembre, Henry d'Albaret arriva à Scio, huit jours après avoir quitté Corfou.

Il y venait rejoindre son ancien commandant, afin de continuer sa campagne contre les Turcs.

La disparition d'Hadjine Elizundo l'avait frappé d'un coup terrible. Ainsi, la jeune fille repoussait Nicolas Starkos comme un misérable indigne d'elle, et elle se refusait à celui qu'elle avait accepté, comme étant indigne de lui ! Quel mystère y avait-il dans tout cela ? Où fallait-il le chercher ? Dans sa vie, à elle, si calme, si pure ? Non, évidemment ! Était-ce dans la vie de son père ? Mais qu'y avait-il donc de commun entre le banquier Elizundo et capitaine Nicolas Starkos ?

A ces questions, qui eût pu répondre ? La maison de banque était abandonnée. Xaris lui-même avait dû la quitter en même temps que la jeune fille. Henry d'Albaret ne pouvait compter que sur lui seul pour découvrir ces secrets de la famille Elizundo.

Il eut alors la pensée de fouiller la ville de Corfou, puis l'île entière. Peut-être Hadjine y avait-elle cherché refuge en quelque endroit ignoré ? On compte, en effet, un certain nombre de villages, disséminés à la surface de l'île, où il est facile de trouver un abri sûr. Pour qui veut se dérober au monde et se faire oublier, Benizze, Santa Decca, Leucimne, vingt autres, offrent de tranquilles retraites. Henry d'Albaret se jeta sur toutes les routes, il chercha jusque dans les moindres hameaux quelque trace de la jeune fille ; il ne trouva rien.

Un indice, alors, lui donna à supposer qu'Hadjine Elizundo avait dû quitter l'île de Corfou. En effet, au petit port d'Alipa, dans l'ouest-nord-ouest de l'île, on lui apprit qu'un léger spononare venait récemment de prendre la mer, après avoir attendu deux passagers pour le compte desquels il avait été secrètement frété.

Mais ce n'était là qu'un indice bien vague. D'ailleurs, certaines concordances de faits et de dates vinrent bientôt donner au jeune officier un nouveau sujet de craintes.

En effet, lorsqu'il fut de retour à Corfou, il apprit que la sacolève, elle aussi, avait quitté le port. Et, ce qui ressortait de plus grave, c'est que ce départ s'était effectué le jour même où Hadjine Elizundo avait disparu. Devait-on voir un lien entre ces deux événements ? La jeune fille, attirée dans quelque piège en même temps que Xaris, avait-elle été enlevée par force. N'était-elle pas maintenant au pouvoir du capitaine de la *Karysta* ?

Cette pensée brisa le cœur d'Henry d'Albaret. Mais que faire ? En quel point du monde rechercher Nicolas Starkos ? Au vrai, qu'était il, cet aventurier ? La *Karysta*, venue on ne sait d'où, partie pour on ne sait où, pouvait à bon droit passer à l'état de bâtiment suspect ! Toutefois, dès qu'il fut redevenu maître de lui-même, le jeune officier repoussa bien loin cette pensée. Puisque Hadjine Elizundo se déclarait indigne de lui, puisqu'elle ne voulait pas le revoir, quoi de plus naturel d'admettre qu'elle s'était volontairement éloignée sous la protection de Xaris.

Eh bien, s'il en était ainsi, Henry d'Albaret saurait la retrouver. Peut-être son patriotisme l'avait-il poussée à prendre part à cette lutte où s'agitait le sort de son pays. Peut-être cette énorme fortune, dont elle était libre de disposer, avait-elle voulu la mettre au service de la guerre de l'Indépendance ? Pourquoi n'aurait-elle pas suivi, sur le même théâtre, les Bobolina, les Modéna, les Andronika et tant d'autres, pour lesquels son admiration était sans bornes ?

Aussi, Henry d'Albaret, bien certain qu'Hadjine Elizundo ne se trouvait plus à Corfou, se décida-t-il à reprendre sa place dans le corps des Philhellènes. Le colonel Fabvier était à Scio avec ses réguliers. Il résolut d'aller le rejoindre. Il quitta les îles Ioniennes, traversa la Grèce du nord, passa les golfes de Patras et de Lépante, s'embarqua au golfe d'Egine, échappa, non sans peine, à quelques pirates qui écumaient la mer des Cyclades, et arriva à Scio, après une rapide traversée.

Fabvier fit au jeune officier un cordial accueil, qui prouvait combien il le tenait en haute estime. Ce hardi soldat voyait en lui, non-seulement un dévoué compagnon d'armes, mais un ami sûr, auquel il pouvait confier ses ennuis, et ils

étaient grands. L'indiscipline des irréguliers, qui sonnaient un chiffre important dans le corps expéditionnaire, la solde mal et même non payée, les embarras suscités par les Sciotes eux-mêmes, tout cela gênait et retardait ses opérations.

Cependant le siège de la citadelle de Scio était commencé. Toutefois, Henry d'Albaret arriva assez à temps pour prendre part aux travaux d'approche. A deux reprises, les puissances alliées enjoignirent au colonel Fabvier de cesser ses préparatifs; le colonel, ouvertement soutenu par le gouvernement hellénique, ne tint aucun compte de ces injonctions et continua imperturbablement son œuvre.

Bientôt, ce siège fut converti en une sorte de blocus, mais si insuffisamment fermé que les provisions et les munitions purent toujours être reçues par les assiégés. Quoi qu'il en soit, peut-être Fabvier serait-il parvenu à s'emparer de la citadelle, si son armée, que la famine affaiblissait de jour en jour, ne se fût répandue dans l'île pour piller et se nourrir. Or, ce fut dans ces conditions qu'une flotte ottomane, composée de cinq vaisseaux, put forcer le port de Scio et apporter aux Turcs un renfort de deux mille cinq cents hommes. Il est vrai que peu de temps après, Miaoulis apparut avec son escadre pour venir en aide au colonel Fabvier, mais trop tard, et il dut se retirer.

Avec l'amiral grec étaient arrivés quelques bâtiments sur lesquels s'étaient embarqués un certain nombre de volontaires, destinés à renforcer le corps expéditionnaire de Scio.

Une femme s'était jointe à eux.

Après avoir lutté jusqu'à la dernière heure contre les soldats d'Ibrahim dans le Péloponnèse, Andronika, qui avait été du début, voulait aussi être de la fin de la guerre. C'est pourquoi elle était venue à Scio, résolue, s'il le fallait, à se faire tuer dans cette île, que les Grecs prétendaient rattacher à leur nouveau royaume. C'eût été, pour elle, comme une compensation du mal que son indigne fils avait fait en ces lieux mêmes, lors des épouvantables massacres de 1822.

A cette époque, le sultan avait lancé contre Scio cet arrêt terrible: feu, fer, esclavage. Le capitain-pacha, Kara-Ali, fut chargé de l'exécuter. Il l'accomplit. Ses hordes sanguinaires prirent pied dans l'île. Hommes au-dessus de douze ans, femmes au-dessus de quarante, furent impitoyablement massacrés. Le reste, réduit en esclavage, devait être emporté sur les marchés de Smyrne et de la Barbarie. L'île entière fut ainsi mise à feu et à sang par la main de trente mille Turcs. Vingt-trois mille Sciotes avaient été tués. Quarante sept mille furent destinés à être vendus.

C'est alors qu'intervint Nicholas Starkos. Ses compagnons et lui, après avoir pris leur part des tueries et du pillage, se firent les principaux courtiers de ce trafic, qui allait livrer tout un troupeau humain à l'avidité ottomane. Ce furent les navires de ce renégat, qui servirent à transporter des milliers de malheureux sur les côtes de l'Asie-Mineure et de l'Afrique. C'est par suite de ces odieuses opérations que Nicolas Starkos avait été mis en rapport avec le banquier Elizundo. De là, d'énormes bénéfices, dont la plus grande somme revint au père d'Hadjine.

Or, Andronika ne savait que trop quelle part Nicolas Starkos avait prise aux massacres de Scio, quel rôle il avait joué dans ces épouvantables circonstances. C'est pourquoi elle avait voulu venir là où elle est été cent fois maudite, si on eût su qu'elle était la mère de ce misérable. Il lui semblait que de combattre dans cette île, que de verser son sang pour la cause des Sciotes, ce serait comme une réparation, comme une expiation suprême des crimes de son fils.

Mais, du moment qu'Andronika avait débarqué à Scio, il était difficile qu'Henry d'Albaret et elle ne se rencontrassent pas un jour ou l'autre. En effet, quelques temps après son arrivée, le 15 janvier, Andronika se trouva inopinément en présence du jeune officier qui l'avait sauvée sur le champ de bataille de Chaidari.

Ce fut elle qui alla à lui, ouvrant ses bras et s'écriant :

« Henry d'Albaret !

— Vous !... Andronika !... Vous !... dit le jeune officier. Vous... que je retrouve ici ?

— Oui ! répondit-elle. Ma place n'est-elle pas là où il y a encore à lutter contre les oppresseurs ?

— Andronika, répondit Henry d'Albaret, soyez fière de votre pays ! Soyez fière de ses enfants qui l'ont défendu avec vous ! Avant peu, il n'y aura plus un seul soldat turc sur le sol de la Grèce !

— Je le sais, Henry d'Albaret, et que Dieu me conserve la vie jusqu'à ce jour !

Et alors Andronika fut amenée à dire ce qu'avait été son existence depuis que tous les deux s'étaient séparés après la bataille de Chaidari. Elle raconta son voyage au Magne, son pays natal, qu'elle avait voulu revoir une dernière fois, puis sa réapparition à l'armée du Péloponnèse, enfin son arrivée à Scio.

De son côté, Henry d'Albaret lui apprit dans quelles conditions il était revenu à Corfou, quels avaient été ses rapports avec le banquier Elizundo, son mariage décidé et rompu, la disparition d'Hadjine qu'il ne désespérait pas de retrouver un jour.

« Oui, Henry d'Albaret, répondit Andronika, si vous ignorez encore quel mystère pèse sur la vie de cette jeune fille, cependant, elle ne peut être que digne de vous ! Oui ! Vous la reverrez, et vous serez heureux comme tous deux vous méritez de l'être.

— Mais dites-moi, Andronika, demanda Henry d'Albaret, est-ce que vous ne connaissiez pas le banquier Elizundo ?

— Non, répondit Andronika. Comment le connaîtrais-je et pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de prononcer votre nom devant lui, répondit le jeune officier, et ce nom attirait son attention d'une façon assez singulière. Un jour, il m'a demandé si je savais ce que vous étiez devenue depuis notre séparation.

— Je ne le connais pas, Henry d'Albaret, et le nom du banquier Elizundo n'a même jamais été prononcé devant moi !

— Alors il y a là un mystère que je ne puis m'expliquer et qui ne me sera jamais dévoilé, sans doute, puisqu'Elizundo n'est plus !

Henry d'Albaret était resté silencieux. Ses souvenirs de Corfou lui étaient revenus. Il se reprenait à songer à tout ce qu'il avait souffert, à tout ce qu'il devait souffrir encore loin d'Hadjine !

Puis, s'adressant à Andronika :

« Et lorsque cette guerre sera finie, que comptez-vous devenir ? lui demanda-t-il.

— Dieu me fera, alors, la grâce de me retirer de ce monde, répondit-elle, de ce monde où j'ai le remords d'avoir vécu !

— Le remords, Andronika ?

— Oui !

Et ce que cette mère voulait dire, c'est que sa vie seule avait été un mal, puisqu'un pareil fils était né d'elle !

Mais, chassant cette idée, elle reprit :

« Quant à vous, Henry d'Albaret, vous êtes jeune et Dieu vous réserve de longs jours ! Employez-les donc à retrouver celle que vous avez perdue... et qui vous aime !

— Oui, Andronika, et je la chercherai partout, comme, partout aussi, je chercherai l'odieux rival qui est venu se jeter entre elle et moi !

— Quel était cet homme ? demanda Andronika.

— Un capitaine, commandant je ne sais quel navire suspect, répondit Henry d'Albaret, et qui a quitté Corfou aussitôt après la disparition d'Hadjine !

— Et il se nomme ?...

— Nicolas Starkos !

— Lui !...

Un mot de plus, son secret lui échappait, et Andronika se disait la mère de Nicolas Starkos !

Ce nom, prononcé si inopinément par Henry d'Albaret, avait été pour elle comme un épouvantement. Si énergique qu'elle fût, elle venait de pâlir affreusement au nom de son fils. Ainsi donc, tout le mal fait au jeune officier, à celui

qui l'avait sauvée au risque de sa vie, tout ce mal venait de Nicolas Starkos !

Mais Henry d'Albaret n'avait pas été sans se rendre compte de l'effet que ce nom de Starkos venait de produire sur Andronika. On comprend qu'il voulut la presser sur ce point.

— Qu'avez-vous?... Qu'avez-vous? s'écria-t-il. Pourquoi ce trouble au nom du capitaine de la *Karysta*? .. Parlez! .. Parlez! .. Connaissez-vous donc celui qui le porte?

— Non... Henry d'Albaret, non ! répondit Andronika, qui balbutiait malgré elle.

— Si!... Vous le connaissez!... Andronika, je vous supplie de m'apprendre quel est cet homme... ce qu'il fait... où il est en ce moment... où je pourrais le rencontrer!

— Je l'ignore!

— Non... Vous ne l'ignorez pas!... Vous le savez, Andronika, et vous refusez de me le dire à moi, à moi!... Peut-être, d'un seul mot, vous pouvez me lancer sur sa trace... peut-être sur celle d'Hadjine... et vous refusez de parler!

— Henry d'Albaret, répondit Andronika d'une voix dont la fermeté ne devait plus se démentir, je ne sais rien!... J'ignore où est ce capitaine!... Je ne connais pas Nicolas Starkos!

Cela dit, elle quitta le jeune officier, qui resta sous le coup d'une profonde émotion. Mais, depuis ce moment, quelque effort qu'il fit pour rencontrer Andronika, ce fut inutile. Sans doute, elle avait abandonné Scio pour retourner sur la terre de Grèce. Henry d'Albaret dut renoncer à tout espoir de la retrouver.

D'ailleurs, la campagne du colonel Fabvier devait bientôt prendre fin, sans avoir amené aucun résultat.

En effet, la désertion n'avait pas tardé à se mettre dans le corps expéditionnaire. Les soldats, malgré les supplications de leurs officiers, désertaient et s'embarquaient pour quitter l'île. Les artilleurs, sur lesquels Fabvier croyait pouvoir plus spécialement compter, abandonnaient leurs pièces. Il n'y avait plus rien à faire en face d'un tel découragement, qui atteignait jusqu'aux meilleurs!

Il fallut donc lever le siège et revenir à Syra, où s'était organisée cette malheureuse expédition. Là, pour prix de son héroïque résistance, le colonel Fabvier ne devait recueillir que des reproches, que des témoignages de la plus noire ingratitude.

Quant à Henry d'Albaret, il avait formé le dessein de quitter Scio en même temps que son chef. Mais vers quel point de l'Archipel porterait-il ses recherches? Il ne le savait pas encore, lorsqu'un fait inattendu vint faire cesser ses hésitations.

La veille du jour où il allait s'embarquer pour la Grèce, une lettre lui arriva par la poste de l'île.

Cette lettre, timbrée de Corinthe, adressée au capitaine Henry d'Albaret, ne contenait que cet avis:

« Il y a une place à prendre dans l'état major de la corvette *Syphanta*, de Corfou. Convient-il au capitaine d'Albaret d'embarquer à son bord et de continuer la campagne commencée contre Sacratif et les pirates de l'Archipel?

« La *Syphanta*, pendant les premiers jours de mars, se tiendra dans les eaux du cap Anapomera, au nord de l'île, et son canot restera en permanence dans l'anse d'Ora, au pied du cap.

« Que le capitaine Henry d'Albaret fasse ce que lui commande son patriotisme! »

Nulle signature. Ecriture inconnue. Rien qui pût indiquer au jeune officier de quel part venait cette lettre.

En tout cas, c'était là des nouvelles de la corvette, dont on n'entendait plus parler, depuis quelque temps. C'était aussi, pour Henry d'Albaret, l'occasion de reprendre son métier de marin. C'était enfin la possibilité de poursuivre Sacratif, peut-être d'en débarrasser l'Archipel, peut-être aussi, — et cela ne fut pas sans influencer sa résolution, — une chance de rencontrer dans ces mers Nicolas Starkos et la sa coléve.

Le parti d'Henry d'Albaret fut donc immédiatement arrêté: accepter la proposition que lui faisait ce billet anonyme. Il prit congé du colonel Fabvier, au moment où celui-ci s'embarquait pour Syra, puis, il frêta une légère embarcation et se dirigea vers le nord de l'île.

La traversée ne pouvait être longue, surtout avec un vent de terre qui soufflait du sud-ouest. L'embarcation passa devant le port de Coloquinta, entre les îles Anossai et le cap Pampaca. A partir de ce cap, elle se dirigea vers celui d'Ora et prolongea la côte, de manière à gagner l'anse du même nom.

Ce fut là qu'Henry d'Albaret débarqua, dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> mars.

Un canot l'attendait, amarré au pied des rochers. Au large, une corvette était en panne.

« Je suis le capitaine Henry d'Albaret, dit le jeune officier au quartier-maître, qui commandait l'embarcation.

— Le capitaine Henry d'Albaret veut-il rallier le bord? demanda le quartier-maître.

— A l'instant! »

Le canot déborda. Enlevé par ses six avirons, il eut rapidement franchi la distance qui le séparait de la corvette, — un mille au plus.

Dès qu'Henry d'Albaret fut arrivée à la coupée de la *Syphanta* par la hanche de tribord, un long sifflet se fit entendre, puis, un coup de canon retentit, qui fut bientôt suivi de deux autres. Au moment où le jeune officier mettait pied sur le pont, tout l'équipage, rangé comme à une revue d'honneur, lui présenta les armes, et les couleurs corfiotes furent hissées à l'extrémité de la corne de brigantine.

Le second de la corvette s'avança alors, et, d'une voix forte, afin d'être entendu de tous:

« Les officiers et l'équipage de la *Syphanta*, dit-il, sont heureux de recevoir à son bord le commandant Henry d'Albaret! »

## II

### CAMPAGNE DANS L'ARCHIPEL

La *Syphanta*, corvette de deuxième rang, portait en batterie vingt-deux canons de 24, et, sur le pont, — bien que ce fut rare alors pour les navires de cette classe, — six caronades de 12. Elancée de l'étrave, fine de l'arrière, les façons bien relevées, elle pouvait rivaliser avec les meilleurs bâtiments de l'époque. Ne fatiguant pas, sous n'importe quelle allure, de ce air rouls, marchand admirablement au plus près comme tous les bons voiliers, elle n'eût pas été gênée de tenir, par des brises à un ris, jusqu'à ses cacatois. Son commandant, si c'était un hardi marin, pouvait faire de la toile sans rien craindre. La *Syphanta* n'eût pas plus chaviré qu'une frégate. Elle eût cassé sa mâture plutôt que de sombrer sous voiles. De là, cette possibilité de lui imprimer, même avec forte mer, une excessive vitesse. De là, aussi, bien des chances pour qu'elle réussit dans l'aventureuse croisière, à laquelle l'avaient destinée ses armateurs, ligés contre les pirates de l'Archipel.

Bien que ce ne fût point un navire de guerre, en ce sens qu'elle était la propriété, non d'un Etat, mais de simples particuliers, la *Syphanta* était militairement commandée. Ses officiers, son équipage, eussent fait honneur à la plus belle corvette de la France ou du Royaume-Uni. Même régularité de manœuvres, même discipline à bord, même tenue en navigation comme en relâche. Rien de laisser-aller d'un bâtiment armé en course, où la bravoure des matelots n'est pas toujours réglementée comme l'exigerait le commandant d'un bâtiment de la marine militaire.

La *Syphanta* avait deux cent cinquante hommes portés à son rôle d'équipage, pour une bonne moitié Français, Poitevins ou Provençaux, pour le reste, partie Anglais, Grecs et Corfiotes. C'étaient des gens habiles à la manœuvre, solides au combat, marins dans l'âme, sur lesquels on pouvait

absolument compter : ils avaient fait leurs preuves. Quartiers-maitres, seconds et premiers maitres étaient dignes de leurs fonctions d'intermédiaires entre l'équipage et les officiers. Pour état-major, quatre lieutenants, huit enseignes, également d'origine corfiote, anglaise ou française, et un second. Celui-ci, le capitaine Todros, c'était un vieux routier de l'Archipel, très pratique de ces mers, dont la corvette devait parcourir les parages les plus reculés. Pas une île qui ne lui fût connue en toutes ses baies, golfes, anes et criques. Pas un flot, dont la situation n'eût déjà été relevée par lui dans ses précédentes campagnes. Pas un brassiage, dont la valeur ne fût cotée dans sa tête, avec autant de précision que sur ses cartes.

Cet officier, âgé d'une cinquantaine d'années, Grec originaire d'Hydra, ayant déjà servi sous les ordres des Canaris et des Tomasis, devait être un précieux auxiliaire pour le commandant de la *Syphanta*.

Tout ce début de la croisière dans l'Archipel, la corvette l'avait fait, sous les ordres du capitaine Stradena. Les premières semaines de navigation furent assez heureuses, ainsi qu'il a été dit. Bâtimens détruits, prises importantes, c'était là-bien commencer. Mais la campagne ne se fit pas sans des pertes très sensibles au détriment de l'équipage et du corps des officiers. Si, pendant assez longtemps, on fut sans nouvelles de la *Syphanta*, c'est que, le 27 février, elle avait eu un combat à soutenir contre une flottille de pirates, au large de Lemnos.

Ce combat avait non seulement coûté une quarantaine d'hommes, tués ou blessés, mais le commandant Stradena, frappé mortellement par un boulet, était tombé sur son banc de quart.

Le capitaine Todros prit alors le commandement de la corvette ; puis, après s'être assuré la victoire, il rallia le port d'Egine, afin de faire d'urgentes réparations à sa coque et à sa mâture.

Là, quelques jours après l'arrivée de la *Syphanta*, on apprit, non sans surprise, qu'elle venait d'être achetée, à un très haut prix, pour le compte, d'un banquier de Raguse, dont le fondé de pouvoirs vint à Egine régulariser les papiers du bord. Tout cela se fit sans qu'aucune contestation pût être soulevée, et il fut bien et dûment établi que la corvette n'appartenait plus à ses anciens propriétaires, les armateurs corfiotes, dont le bénéfice de vente avait été très considérable.

Mais, si la *Syphanta* avait changé de mains, sa destination devait demeurer la même. Purger l'Archipel des bandits qui l'infestaient, rapatrier, au besoin, les prisonniers qu'elle pourrait délivrer sur sa route, ne point abandonner la partie qu'elle n'eût débarrassée ces mers du plus terrible des forbans, le pirate Sacraïf, telle fut la mission qui lui resta imposée. Les réparations faites, le second reçut ordre d'aller croiser sur la côte nord de Scio, où devait se trouver le nouveau capitaine, qui allait devenir "maître après Dieu" à son bord.

C'est à ce moment qu'Henry d'Albaret reçut le billet laconique, par lequel on lui faisait savoir qu'une place était à prendre dans l'état-major de la corvette la *Syphanta*.

On sait qu'il accepta, ne se doutant guère que cette place, libre alors, fût celle de commandant. Voilà pourquoi, dès qu'il eut pris pied sur le pont, le second, les officiers, l'équipage, vinrent se mettre à ses ordres, et pendant que le canon saluait les couleurs corfiotes.

Tout cela, Henry d'Albaret l'apprit dans une conversation qu'il eut avec le capitaine Todros. L'acte, par lequel on lui confiait le commandement de la corvette, était en règle. L'autorité du jeune officier ne pouvait donc être contestée : elle ne le fut pas. D'ailleurs, plusieurs des officiers du bord le connaissaient. On savait qu'il était lieutenant de vaisseau, un des plus jeunes mais aussi des plus distingués de la marine française. La part qu'il avait prise à la guerre de l'Indépendance lui avait fait une réputation méritée. Aussi, dès la première revue qu'il passa à bord de la *Syphanta*, son nom fut-il acclamé de tout l'équipage.

"Officiers et matelots, dit simplement Henry d'Albaret, je sais quelle est la mission qui a été confiée à la *Syphanta*. Nous la remplirons tout entière, s'il plait à Dieu ! Honneur à votre ancien commandant Stradena, qui est mort glorieusement sur ce banc de quart ! Je compte sur vous ! Comptez sur moi ! — Rompez !"

Le lendemain, 2 mars, la corvette, tout dessus, perdait de vue les côtes de Scio, puis la cime du mont Elias qui les domine, et faisait voile pour le nord de l'Archipel.

A un marin, il ne faut qu'un coup d'œil et une demi-journée de navigation pour reconnaître la valeur de son navire. Le vent soufflait du nord-ouest, bon frais, et il ne fut point nécessaire de diminuer de voile. Le commandant d'Albaret put donc apprécier, dès ce jour là, les excellentes qualités nautiques de la corvette.

"Elle rendrait ses perroquets à n'importe quel bâtiment des flottes combinées, lui dit le capitaine Todros, et elle les tiendrait même avec une brise à deux ris !"

Ce qui, dans la pensée du brave marin, signifiait deux choses : d'abord qu'aucun autre voilier n'était capable de gagner la *Syphanta* de vitesse, ensuite, que sa solide mâture et sa stabilité à la mer lui permettaient de conserver sa voilure par des temps qui eussent obligé tout autre navire à la réduire, sous peine de sombrer.

La *Syphanta*, au plus près, ses armures à tribord, piqua donc vers le nord, de manière à laisser dans l'est l'île de Métélin ou Lesbos, l'une des plus grandes de l'Archipel.

Le lendemain, la corvette passait au large de cette île, où, dès le début de la guerre, en 1821, les Grecs remportèrent un grand avantage sur la flotte ottomane.

J'y étais, dit le capitaine Todros au commandant d'Albaret. C'était en mai. Nous étions soixante-dix bricks à poursuivre cinq vaisseaux turcs, quatre frégates, quatre corvettes, qui se réfugièrent dans le port de Métélin. Un vaisseau en partit pour aller chercher du secours à Constantinople. Mais nous l'avons rudement chassé, et il a sauté avec ses neuf cent cinquante matelots ! Oui ! j'y étais, et c'est moi qui ai mis le feu aux chemises de soufre et de goudron, dont nous avions revêtu sa carène ! Bonnes chemises, qui tiennent chaud, mon commandant, et que je vous recommande à l'occasion... pour messieurs les pirates !"

Il fallait entendre, le capitaine Todros raconter ainsi ses exploits avec la bonne humeur d'un matelot du gaillard d'avant. Mais ce que racontait le second de la *Syphanta*, il l'avait fait et bien fait.

Ce n'était pas sans raison qu'Henry d'Albaret, après avoir pris le commandement de la corvette, avait fait voile vers le nord. Peu de jours avant son départ de Scio, des navires suspects venaient d'être signalés dans le voisinage de Lemnos et de Samothrace. Quelques caboteurs levantins avaient été pillés et détruits presque sur le littoral de la Turquie d'Europe. Peut-être ces pirates, depuis que la *Syphanta* leur donnait si obstinément la chasse, jugeaient-ils à propos de se réfugier jusqu'aux parages septentrionaux de l'Archipel. De leur part, ce n'était que prudence.

Dans les eaux de Métélin, on ne vit rien. Quelques navires de commerce seulement, qui communiquèrent avec la corvette, dont la présence ne laissait pas de les rassurer.

Durant une quinzaine de jours, la *Syphanta*, bien qu'elle fût durement éprouvée par les mauvais temps d'équinoxe, rempli consciencieusement sa mission. Pendant deux ou trois coups de vent successifs, qui l'obligèrent à se mettre en cape courante, Henry d'Albaret put juger de ses qualités non moins que de l'habileté de son équipage. Mais on le jugea aussi, et il ne démentit pas la réputation, déjà faite aux officiers de la marine française, d'être d'excellents manoeuvriers. Pour ses talents de tacticien au milieu d'un combat naval, on s'en rendrait compte plus tard. Quant à son courage au feu, on n'en doutait pas.

Dans ces circonstances difficiles, le jeune commandant se montra aussi remarquable en théorie qu'en pratique. Il possédait un caractère audacieux, une grande force d'âme, un

inébranlable sang froid, toujours prêt à prévoir comme à maîtriser les événements. En un mot, c'était un marin, et ce mot dit tout.

Pendant la seconde quinzaine de mars, ce furent les terres de Lemnos, dont la corvette alla prendre connaissance. Cette île, la plus importante de ce fond de la mer Egée, longue de quinze lieues, large de cinq à six, n'avait pas été éprouvée, non plus que sa voisine Imbro, par la guerre de l'Indépendance ; mais, à maintes reprises, les pirates étaient venus, et jusqu'à l'entrée de la rade, enlever des navires de commerce. La corvette, afin de se ravitailler, relâcha dans le port, alors très encombré. A cette époque, en effet, on construisait beaucoup de bâtiments à Lemnos, et, si, par crainte des forbans, on n'achevait point ceux qui étaient sur chantier, ceux qui étaient achevés n'osaient sortir. De là l'encombrement.

Les renseignements, que le commandant d'Albaret obtint dans cette île, ne pouvaient que l'engager à poursuivre sa campagne vers le nord de l'Archipel. Plusieurs fois même, le nom de Sacratif fut prononcé devant ses officiers et lui.

« Ah ! s'écria le capitaine Todros, je serais vraiment curieux de me rencontrer face à face avec ce coquin-là, qui me semble quelque peu légendaire ! Cela me prouverait du moins qu'il existe !

— Mettez-vous donc son existence en doute ? demanda vivement Henry d'Albaret.

— Sur ma parole, mon commandant, répondit Todros, si vous voulez avoir mon opinion, je ne crois guère à ce Sacratif, et je ne sache pas que personne puisse se vanter de l'avoir jamais vu ! Peut-être est-ce un nom de guerre que prennent tour à tour ces chefs de pirates ! Voyez-vous, j'estime que plus d'un s'est déjà balancé, sous ce nom, au bout d'une vergue de misaine ! Peu importe, d'ailleurs ! Le principal était que ces gueux fussent pendus, et ils l'ont été !

— Après tout, ce que vous dites là est possible, capitaine Todros, répondit Henry d'Albaret, et cela expliquerait le don d'ubiquité dont ce Sacratif semble jouir !

— Vous avez raison, mon commandant, ajouta un des officiers français. Si Sacratif a été vu, comme on le prétend, sur divers points à la fois et au même jour, c'est que ce nom est pris simultanément par plusieurs des chefs de ces écumeurs !

— Et s'ils le prennent, c'est pour mieux dépister les honnêtes gens qui leur donnent la chasse ! répliqua le capitaine Todros. Mais, je le répète, il y a un moyen assuré de faire disparaître ce nom : c'est de prendre et de pendre tous ceux qui le portent... et même tous ceux qui ne le portent pas ! De cette façon, le vrai Sacratif, s'il existe, n'échappera pas à la corde qu'il mérite à bon droit !

Le capitaine Todros avait raison, mais la question était toujours de les rencontrer, ces insaisissables malfaiteurs !

« Capitaine Todros, demanda alors Henry d'Albaret, pendant la première campagne de la *Syphanta*, et même pendant vos campagnes précédentes, n'avez-vous jamais eu connaissance d'une sacolève d'une centaine de tonneaux, qui porte le nom de *Karysta* ?

— Jamais, répondit le second.

— Et vous, messieurs ? » ajouta le commandant, en s'adressant à ses officiers.

Pas un d'eux n'avait entendu parler de la sacolève. Pour la plupart, cependant, ils couraient ces mers de l'Archipel depuis le début de la guerre de l'Indépendance.

« Le nom de Nicolas Starkos, le capitaine de cette *Karysta*, n'est point arrivé jusqu'à vous ? » demanda Henry d'Albaret en insistant.

Ce nom était absolument inconnu aux officiers de la corvette. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, puisqu'il ne s'agissait que du patron d'un simple navire de commerce, comme il s'en rencontre par centaines dans les échelles du Levant.

Cependant, Todros crut se rappeler très vaguement que,

ce nom de Starkos, il l'avait entendu prononcer pendant une de ses relâches au port d'Arkadia, en Messénie. Ce devait être celui du capitaine de l'un de ces bâtiments interlopes, qui transportaient aux côtes barbaresques les prisonniers vendus par les autorités ottomanes.

« Bon ! ce ne peut-être le Starkos en question, ajouta-t-il. Celui-là, dites-vous, était le patron d'une sacolève, et une sacolève n'eût pu suffire aux besoins de ce trafic.

— En effet, » répondit Henry d'Albaret, et il s'en tint là de cette conversation.

Mais, s'il songeait à Nicolas Starkos, c'est que sa pensée le ramenait toujours à cet impénétrable mystère de la double disparition d'Hadjine Elizundo et d'Andronika. Maintenant, ces deux noms ne se séparaient plus dans son souvenir.

Vers le 25 mars, la *Syphanta* se trouvait à la hauteur de l'île de Samothrace, à soixante lieues dans le nord de Scio. On voit, en considérant le temps employé par rapport au chemin parcouru, que tous les refuges de ces parages avaient dû être minutieusement fouillés. En effet, ce que la corvette ne pouvait faire dans les hauts fonds, où l'eau lui eût manqué, ses embarcations le faisaient pour elle. Mais, jusqu'alors, il n'était rien résulté de ces recherches.

L'île de Samothrace avait été cruellement dévastée pendant la guerre, et les Turcs la tenaient encore sous leur dépendance. On pouvait donc supposer que les écumeurs de mer trouvaient un asile sûr dans ses nombreuses criques, à défaut d'un véritable port. Le mont Saóce la domine de cinq à six mille pieds, et, de cette hauteur, il est facile aux vigies d'apercevoir et de signaler à temps tout navire dont l'arrivée paraît suspecte. Les pirates, prévenus d'avance, ont donc toute possibilité de fuir avant d'être bloqués. Il en avait été ainsi, probablement, car la *Syphanta* ne fit aucune rencontre sur ces eaux presque désertes.

Henry d'Albaret donna alors la route au nord-ouest, de manière à relever l'île de Thasos, situé une vingtaine de lieues de Samothrace. Le vent étant debout, la corvette eut à louvoyer contre une très forte brise ; mais elle trouva bientôt l'abri de la terre, et par conséquent, une mer plus calme qui rendit la navigation plus facile.

Singulière destinée que celle de ces diverses îles de l'Archipel ! Tandis que Scio et Samothrace avaient eu tant à souffrir de la part des Turcs, Thasos, pas plus que Lemnos ou Imbro, ne s'était ressentie du contre-coup de la guerre. Or, toute la population est grecque, à Thasos ; les mœurs y sont primitives ; hommes et femmes ont encore conservé dans leurs ajustements, habits ou coiffures, toute la grâce de l'art antique. Les autorités ottomanes, auxquelles cet île est soumise depuis le commencement du quatorzième siècle, auraient donc pu la piller à leur aise, sans rencontrer la moindre résistance. Cependant, par un privilège inexplicable, et bien que la richesse de ses habitants fût de nature à exciter la convoitise de ces barbares peu scrupuleux, elle avait été épargnée jusqu'alors.

Cependant, sans l'arrivée de la *Syphanta*, il est probable que Thasos eût connu les horreurs du pillage.

En effet, à la date du 2 avril, le port, situé au nord de l'île, qui s'appelle aujourd'hui port Pyrgo, était sérieusement menacé d'une descente de pirates. Cinq à six de leurs bâtiments, mystiques et djermes, de conserve avec un brigantin, armé d'une douzaine de canons, se tenaient en vue de la ville. Le débarquement de ces bandits au milieu d'une population inhabituée aux luttes, eût fini par un désastre, car l'île n'avait point de forces suffisantes à leur opposer.

Mais la corvette apparut sur la rade, et dès qu'elle eut été signalée par un pavillon hissé au grand mât du brigantin, tous ces bâtiments se rangèrent en ligne de bataille, — ce qui indiquait une singulière audace de leur part.

« Voulez-vous donc attaquer ? s'écria le capitaine Todros, qui s'était placé sur le banc de quart près du commandant.

— Attaquer... ou se défendre ? répliqua Henry d'Albaret, assez surpris de cette attitude des pirates.

— Par le diable, je me serais plutôt attendu à voir ces coquins s'enfuir à toutes voiles !

—Qu'ils résistent, au contraire, capitaine Todros ! Qu'ils attaquent même ! S'ils prenaient la fuite, quelques-uns parviendraient sans doute à nous échapper ! Faites faire le branle-bas de combat !

Les ordres du commandant s'exécutèrent aussitôt. Dans la batterie, les canons furent chargés et amorcés, les projectiles placés à la portée des servants. Sur le pont, on mit les caronades en état de servir, et l'on distribua les armes, mousquets, pistolets, sabres et haches d'abordage. Les gabiers étaient parés pour la manœuvre, aussi bien en prévision d'un combat sur place que d'une chasse à donner aux fuyards. Tout cela se fit avec autant de régularité et de promptitude que si la *Syphanta* eût été un bâtiment de guerre.

Cependant, la corvette s'approchait de la flotille, prête à attaquer comme à repousser toute attaque. Le dessein du commandant était de porter sur le brigantin, de le sauter d'une bordée qui pouvait le mettre hors de combat, puis de l'accoster et de lancer ses hommes à l'abordage.

Mais il était probable que les pirates, tout en se préparant à la lutte, ne devaient songer qu'à s'échapper. S'ils ne l'avaient pas fait plus tôt, c'est qu'ils avaient été surpris par l'arrivée de la corvette, qui maintenant leur fermait la rade. Il ne leur restait donc qu'à combiner leurs mouvements pour essayer de forcer le passage.

Ce fut le brigantin qui commença le feu. Il pointa ses canons de manière à pouvoir démâter la corvette au moins de l'un de ses mâts. S'il y réussissait, il serait dans des conditions plus favorables pour se dérober à la poursuite de son adversaire.

La bordée passa à sept ou huit pieds au dessus du pont de la *Syphanta*, coupa quelques drisses, rompit quelques écoutes et bras de vergues, fit voler en éclats une partie de la drôme entre le grand mât et le mât de misaine, et blessa trois ou quatre matelots, mais peu grièvement. En somme, elle n'atteignit aucun organe essentiel.

Henry d'Albaret ne répondit pas immédiatement. Il fit porter droit sur le brigantin, et sa bordée de tribord ne fut envoyée qu'après que la fumée des premiers coups eût été dissipée.

Fort heureusement pour le brigantin, son capitaine avait pu évoluer en profitant de la brise, et il ne reçut que deux ou trois boulets dans sa coque, au dessus de la flottaison. S'il eut quelques hommes tués, du moins ne fut-il pas mis hors de combat.

Mais les projectiles de la corvette, qui l'avaient manqué, ne furent pas perdus. Le mistique, que le brigantin avait découvert par son évolution, en reçut une bonne part dans sa muraille de babord, et si malheureusement pour lui, qu'il commença à remplir.

— Si ce n'est pas le brigantin, c'est son compagnon qui en a dans sa vieille carcasse ! s'écrièrent quelques-uns des matelots, postés sur le gaillard d'avant de la *Syphanta*.

— Ma part de vin qu'il coule en cinq minutes !

— En trois !

— Tenu, et que ton vin m'entre dans le gosier aussi facilement que l'eau lui entre par les trous de sa coque !

— Il coule !... Il coule !...

— En voilà déjà jusqu'à sa ceinture... en attendant qu'il en ait par-dessus la tête !

— Et tous ces fils de diable qui décampent, la tête la première, et se sauvent à la nage !

— Eh bien, s'ils préfèrent la corde au cou à la noyade en pleine eau, faut pas les contrarier !

Et, en effet, le mistique enfonçait peu à peu. Aussi, avant que l'eau eût atteint ses lisses, l'équipage s'était-il jeté à la mer, afin de gagner quelque autre bâtiment de la flotille.

Mais ceux-ci avaient bien d'autres soucis que de s'occuper de recueillir les survivants du mistique ! Ils ne cherchaient maintenant qu'à s'enfuir. Aussi tous ces misérables furent-ils noyés, sans qu'un seul bout de corde eût été lancé pour les hisser à bord.

D'ailleurs, la seconde bordée de la *Syphanta* fut envoyée, cette fois, à l'une des djerms qui se présentaient par le travers, et elle la désarma complètement. Il n'en fallut pas davantage pour l'anéantir. Bientôt, la djerme eut disparu dans un rideau de flamme qu'une demi-douzaine de boulets rouges venaient d'allumer sous son pont.

En voyant ce résultat, les deux autres petits bâtiments comprirent qu'ils ne réussiraient point à se défendre contre les canons de la corvette. Il était même évident qu'en prenant la fuite, ils n'auraient aucune chance d'échapper à un navire de grande marche.

Aussi le capitaine du brigantin prit la seule mesure qu'il y eût à prendre, s'il voulait sauver ses équipages. Il leur fit le signal de rallier. En quelques minutes, les pirates se furent réfugiés à son bord, après avoir abandonné un mistique et une djerme, auxquels ils avaient mis le feu et qui ne tardèrent pas à sauter.

L'équipage du brigantin, ainsi renforcé d'une centaine d'hommes, se trouvait dans de meilleures conditions pour accepter le combat à l'abordage, dans le cas où il ne parviendrait pas à s'échapper.

Mais, si son équipage égalait maintenant en nombre l'équipage de la corvette, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était encore de chercher son salut dans la fuite. Aussi n'hésita-t-il pas à mettre à profit les qualités de vitesse qu'il possédait, afin d'aller chercher refuge à la côte ottomane. Là, son capitaine saurait si bien se blottir entre les écueils du littoral, que la corvette ne pourrait l'y découvrir, ni l'y suivre, si elle le découvrait.

La brise avait notablement fraîchi. Le brigantin n'hésita pas, cependant, à gréer jusqu'à ses dernières voiles de contre-cacois, au risque de casser sa mâture, et il commença à s'éloigner de la *Syphanta*.

— Bon ! s'écria le capitaine Todros. Je serai bien surpris si ses jambes sont aussi longues que celles de notre corvette !

Et il se retourna vers le commandant, dont il attendait les ordres.

Mais, en ce moment, l'attention d'Henry d'Albaret venait d'être attirée d'un autre côté. Il ne regardait plus le brigantin. Sa lunette tournée vers le port de Thasos, il observait un léger bâtiment qui forçait de voile pour s'en éloigner.

C'était une sacolève. Enlevée par une belle brise de nord-ouest, qui permettait à toute sa voilure de porter, elle s'était engagée dans la passe sud du port, dont son peu de tirant d'eau lui permettait l'accès.

Henry d'Albaret, après l'avoir attentivement regardée, rejeta vivement sa longue-vue.

— La *Karysta* ! s'écria-t-il.

— Quoi ! ce serait cette sacolève dont vous nous avez parlé ? répondit le capitaine Todros.

— Elle-même, et je donnerais, pour m'en emparer... "

Henry d'Albaret n'acheva pas sa phrase. Entre le brigantin, monté par un nombreux équipage de pirates, et la *Karysta*, bien qu'elle fût sans doute commandée par Nicolas Starkos, son devoir ne lui permettait pas d'hésiter. A coup sûr, en abandonnant la poursuite du brigantin, en faisant servir pour gagner l'extrémité de la passe, il pouvait couper la route à la sacolève, il pouvait l'atteindre, il pouvait s'en emparer. Mais c'eût été sacrifier à son intérêt personnel l'intérêt général. Il ne le devait pas. Se lancer sur le brigantin, sans perdre un instant, tenter de le capturer pour le détruire, c'était ce qu'il devait faire, c'est ce qu'il fit. Il jeta un dernier regard à la *Karysta*, qui s'éloignait avec une merveilleuse vitesse par la passe restée libre, et il donna ses ordres pour appuyer la chasse au bâtiment pirate, qui commençait à s'éloigner dans une direction contraire.

Aussitôt, la *Syphanta*, toutes voiles dehors, se lança vivement dans le sillage du brigantin. En même temps, ses canons de chasse furent mis en position, et, comme les deux navires n'étaient encore qu'à un demi-mille l'un de l'autre, la corvette commença à parler.

Ce qu'elle dit ne fut sans doute pas du goût du brigantin. Aussi, en lofant de deux quarts, essayait-il de voir si sous cette nouvelle allure, il ne parviendrait pas à distancer son adversaire.

Il n'en fut rien.

Le timonier de la *Syphanta* mit un peu la barre sous le vent, et la corvette lofa à son tour.

Pendant une heure encore, la poursuite fut continuée dans ces conditions. Les pirates se laissaient visiblement gagner, et il n'était pas douteux qu'ils ne fussent rejoints avant la nuit. Mais la lutte entre les deux navires devait se terminer autrement.

Par un coup heureux, l'un des boulets de la *Syphanta* vint à démâter le brigantin de son mât de misaine. Aussitôt ce navire tomba sous le vent, et la corvette n'eut plus qu'à laisser arriver pour se trouver par son travers, un quart d'heure après.

Une effroyable détonation retentit alors. La *Syphanta* venait d'envoyer toute sa bordée de tribord, à moins d'une demi-encâblure. Le brigantin fut comme soulevé par cette avalanche de fer ; mais ses œuvres mortes avaient été seules atteintes, et il ne coula pas.

Toutefois, le capitaine, dont l'équipage avait été décimé par cette dernière décharge, comprit qu'il ne pouvait résister plus longtemps, il amena son pavillon.

En un instant, les embarcations de la corvette eurent accosté le brigantin, et elles en ramenèrent les quelques survivants. Puis, le bâtiment, livré aux flammes, brûla jusqu'au moment où l'incendie eut gagné sa ligne de flottaison. Alors il s'abîma dans les flots.

La *Syphanta* avait fait là bonne et utile besogne. Ce qu'était le chef de cette flottille, son nom, son origine, ses antécédents, on ne devait jamais le savoir, car il refusa obstinément de répondre aux questions qui lui furent faites à ce sujet. Quant à ses compagnons, ils se turent également, et peut-être même, ainsi que cela arrivait quelquefois, ne savaient-ils rien de la vie passée de celui qui les commandait. Mais qu'ils fussent pirates, il n'y avait pas à s'y tromper, et il en fut fait prompt justice.

Cependant, cette apparition et cette disparition de la sacolève avaient singulièrement donné à réfléchir à Henry d'Albaret. En effet, les circonstances dans lesquelles elle venait de quitter Thasos, ne pouvaient que la rendre absolument suspecte. Avait-elle voulu profiter du combat, livré par la corvette à la flottille, pour s'échapper plus sûrement ? Redoutait-elle donc de se trouver en face de la *Syphanta* qu'elle avait peut-être reconnue ? Un honnête bâtiment fût resté tranquillement dans le port, puisque les pirates ne cherchaient plus qu'à s'en éloigner ! Au contraire, voilà que cette *Karysta*, au risque de tomber entre leurs mains, s'était hâtée d'appareiller et de prendre la mer ! Rien de plus louche que cette façon d'agir, et on pouvait se demander si elle n'était pas de connivence avec eux ! En vérité, cela n'eût pas surpris le commandant d'Albaret que Nicolas Starkos fut un des leurs. Malheureusement, il ne pouvait guère compter que sur le hasard pour retrouver sa trace. La nuit allait venir et la *Syphanta*, en redescendant vers le sud, n'aurait eu aucune chance de rencontrer la sacolève. Donc, quelques regrets que dût éprouver Henry d'Albaret d'avoir perdu cette chance de capturer Nicolas Starkos, il lui fallut se résigner, mais il avait fait son devoir. Le résultat de ce combat de Thasos, c'étaient cinq navires détruits, sans qu'il en eût presque rien coûté à l'équipage de la corvette. De là, peut-être et pour quelque temps, la sécurité assurée dans les parages de l'Archipel septentrional.

### III

#### SIGNAUX SANS RÉPONSE.

Huit jours après le combat de Thasos, la *Syphanta*, ayant feuillé toutes les criques du rivage ottoman depuis la Cavale jusqu'à Orphana, traversait le golfe de Contessa, puis allait du cap Deprano jusqu'au cap Paliuri, à l'ouvert des golfes de

Monte-Santo et de Cassandra ; enfin, dans la journée du 15 avril, elle commençait à perdre de vue les cimes du mont Athos, dont l'extrême pointe atteint une hauteur de près de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Aucun bâtiment suspect ne fut aperçu pendant le cours de cette navigation. Plusieurs fois, des escadres turques apparurent ; mais la *Syphanta*, naviguant sous pavillon corfiote, ne crut point devoir se mettre en communication avec ces navires, que son commandant aurait plutôt reçus à coups de canon qu'à coups de chapeau. Il en fut autrement de quelques caboteurs grecs, desquels on obtint plusieurs renseignements, qui ne pouvaient qu'être utiles à la mission de la corvette.

Ce fut dans ces circonstances, à la date du 26 avril, qu'Henry d'Albaret eut connaissance d'un fait de grande importance. Les puissances alliées venaient de décider que tout renfort, qui arriverait aux troupes d'Ibrahim, serait intercepté. De plus, la Russie déclarait officiellement la guerre au sultan. La situation de la Grèce continuait donc à s'améliorer, et, quelques retards qu'elle eut encore à subir, elle marchait sûrement à la conquête de son indépendance.

Au 30 avril, la corvette s'était enfoncée jusqu'aux dernières limites du golfe de Salonique, point extrême qu'elle devait atteindre dans le nord ouest de l'Archipel pendant cette croisière. Elle eut encore là l'occasion de donner la chasse à quelques chébecs, senaux ou polacres, qui ne lui échappèrent qu'en se jetant à la côte. Si les équipages ne périrent pas jusqu'au dernier homme, du moins, la plupart de ces bâtiments furent-ils mis hors d'usage.

La *Syphanta* reprit alors la direction du sud-est, de manière à pouvoir observer soigneusement les côtes méridionales du golfe de Salonique. Mais l'alarme avait été donnée, sans doute, car pas un seul pirate ne se montra, dont elle aurait eu à faire justice.

Ce fut alors qu'un fait singulier, inexplicable même, se produisit à bord de la corvette.

Le 10 mai, vers sept heures du soir, en rentrant dans le carré qui occupait tout l'arrière de la *Syphanta*, Henry d'Albaret trouva une lettre déposée sur la table. Il la prit, il l'approcha de la lampe de roulis qui se balançait au plafond, et en lut l'adresse.

Cette adresse était ainsi libellée :

" Au capitaine Henry d'Albaret, commandant la corvette *Syphanta*, en mer."

Henry d'Albaret crut bien reconnaître cette écriture. Elle ressemblait, en effet, à celle de la lettre qu'il avait reçue à Scio, et par laquelle on l'informait qu'une place était à prendre à bord de la corvette.

Voici ce que contenait cette lettre, si singulièrement arrivée, cette fois, et en dehors de toutes conditions postales :

" Si le commandant d'Albaret veut disposer son plan de campagne à travers l'Archipel, de façon à se trouver sur les parages de l'île Scarpanto dans la première semaine de septembre, il aura agi pour le bien de tous et au mieux des intérêts qui lui sont confiés."

Aucune date et pas plus de signature qu'à la lettre arrivée à Scio. Et, lorsque Henry d'Albaret les eut comparées, il put s'assurer que toutes deux étaient de la même main.

Comment expliquer cela ? La première lettre, c'était la poste qui la lui avait remise. Mais celle-ci, ce ne pouvait être qu'une personne du bord qui l'eût placée sur la table. Il faut donc, ou que cette personne l'eût en sa possession depuis le commencement de la campagne, ou qu'elle lui fût parvenue pendant une des dernières relâches de la *Syphanta*. De plus, cette lettre n'était point là lorsque le commandant avait quitté le carré, une heure auparavant, pour aller sur le pont prendre ses dispositions de nuit. Donc, nécessairement, elle avait été déposée depuis moins d'une heure sur la table du carré.

Henry d'Albaret sonna.

Un timonier parut.

“ Qui est venu ici pendant que j'étais sur le pont ? demanda Henry d'Albaret.

— Personne, mon commandant, répondit le matelot.

— Personne ?.. Mais quelqu'un n'a-t-il pas pu entrer ici, sans que tu l'aies vu ?

— Non, mon commandant, puisque je n'ai pas quitté cette porte un seul instant.

— C'est bien ! ”

Le timonier se retira, après avoir porté la main à son bétet.

“ Il me paraît impossible, en effet, se dit Henry d'Albaret, qu'un homme du bord ait pu s'introduire par la porte, sans avoir été vu ! Mais, à la chute du jour, n'a-t-on pu se glisser jusqu'à la galerie extérieure et entrer par une des fenêtres du carré ? ”

Henry d'Albaret alla vérifier l'état des fenêtres-sabords qui s'ouvraient dans le tableau de la corvette. Mais ces fenêtres, aussi bien que celles de sa chambre, étaient fermées intérieurement. Il était donc manifestement impossible qu'une personne, venue du dehors, eût pu passer par l'une de ces ouvertures.

Cela, en somme, n'était pas de nature à causer la moindre inquiétude à Henry d'Albaret ; de la surprise tout au plus, et peut-être ce sentiment de curiosité non satisfaite qu'on éprouve devant un fait difficilement explicable. Ce qui était certain, c'est que, d'une façon quelconque, la lettre anonyme était arrivée à son adresse, et que le destinataire n'était autre que le commandant de la *Syphanta*.

Henry d'Albaret, après y avoir réfléchi, résolut de ne rien dire de cette affaire, pas même au second de la corvette. A quoi lui eût servi d'en parler ? Son mystérieux correspondant, quel qu'il fût, ne se ferait certainement pas connaître.

Et maintenant, le commandant tiendrait-il compte de l'avis contenu dans cette lettre ?

“ Certainement ! se dit-il. Celui qui m'a écrit la première fois, à Scio, ne m'a pas trompé en m'affirmant qu'il y avait une place à prendre dans l'état-major de la *Syphanta*. Pourquoi me tromperait-il la seconde, en m'invitant à rallier l'île de Scarpanto dans la première semaine de septembre ? S'il le fait, ce ne peut être que dans l'intérêt même de la mission qui m'est confiée ! Oui ! Je modifierai mon plan de campagne, et je serai, à la date fixée, là où l'on me dit d'être ! ”

Henry d'Albaret serra précieusement la lettre qui lui donnait ces nouvelles instructions ; puis, après avoir pris ses cartes, il se mit à étudier un nouveau plan de croisière, afin d'occuper les quatre mois qui restaient à courir jusqu'à la fin d'août.

L'île de Scarpanto est située dans le sud-est, à l'autre extrémité de l'Archipel, c'est-à-dire à quelque centaine de lieues en droite ligne. Le temps ne manquerait donc pas à la corvette pour visiter les diverses côtes de la Morée, où les pirates trouvaient à se réfugier si facilement, ainsi que tout ce groupe des Cyclades, semées depuis l'ouvert du golfe d'Egine jusqu'à l'île de Crète.

En somme, cette obligation de se trouver en vue de Scarpanto, à l'époque indiquée, n'allait que fort peu modifier l'itinéraire établi déjà par le commandant d'Albaret. Ce qu'il avait résolu de faire, il le ferait, sans avoir rien à retrancher de son programme.

Quelque danger qu'il y eût à faire la police de cette mer, presque sous les canons turcs, la corvette n'en continua pas moins sa croisière, et elle détruisit encore une vingtaine de navires pirates qui s'aventuraient jusque dans le groupe des Cyclades.

Cette expédition lui prit la plus grande partie de juin. Puis, elle descendit vers le sud-est.

De là, le commandant d'Albaret, jugeant à propos de modifier sa direction, afin de se rapprocher des côtes de Péloponnèse, porta franchement dans le sud-ouest. Le 2 juillet, la *Syphanta* relâcha, dans le port de Zéa, un des meilleurs de ces parages. Là, Henry d'Albaret et ses officiers retrouvèrent

plusieurs de ces courageux Zéotes, qui avaient été leurs compagnons d'armes, pendant les dernières années de la guerre. Aussi l'accueil fait à la corvette fut-il des plus sympathiques. Mais, comme aucun pirate ne pouvait avoir eu la pensée de se réfugier dans les criques de l'île, la *Syphanta* ne tarda pas à reprendre le cours de sa croisière, en doublant, dès le 5 juillet, le cap Colonne, à la pointe sud-est de l'Attique.

Pendant la fin de la semaine, la navigation fut ralentie, faute de vent, à l'ouvert de ce golfe d'Egine, qui entaille si profondément la terre de Grèce jusqu'à l'isthme de Corinthe. Il fallait veiller avec une extrême attention. La *Syphanta*, presque toujours en calminée, ne pouvait gagner ni sur un bord ni sur l'autre. Or, dans ces mers mal fréquentées, si quelques centaines d'embarcations l'eussent accostée à l'aviron, elle aurait eu bien de la peine à se défendre. Aussi l'équipage se tint-il prêt à repousser toute attaque, et il eut raison.

On vit, en effet, s'approcher plusieurs canots dont les intentions ne pouvaient être douteuses ; mais ils n'osèrent point braver de trop près les canons et les mousquets de la corvette.

Le 10 juillet, le vent recommença à souffler du nord, — circonstance favorable pour la *Syphanta*, qui, après avoir passé presque en vue de la petite ville de Damala, eut rapidement doublé le cap Skyli, à la pointe extrême du golfe de Nauplie.

Le 11, elle paraissait devant Hydra, et, le surlendemain, devant Spetzia. Inutile d'insister sur la part que les habitants de ces deux îles prirent à la guerre de l'Indépendance. Au début, Hydriotes, Spetziotes et leurs voisins, les Ipsariotes, possédaient plus de trois cents navires de commerce. Après les avoir transformés en bâtiments de guerre, ils les lancèrent, non sans avantage, contre les flottes ottomanes. Là fut le berceau de ces familles Condouriotis, Tombasis, Miaoulis, Orlandos et tant d'autres de haute origine, qui payèrent de leur fortune d'abord, de leur sang ensuite, cette dette à la patrie. De là partirent ces redoutables brûlotiers qui devinrent bientôt la terreur des Turcs. Aussi, malgré des révoltes à l'intérieur, jamais ces deux îles ne furent-elles souillées par le pied des oppresseurs.

Au moment où Henry d'Albaret les visita, elles commençaient à se retirer d'une île, déjà bien amoindrie de part et d'autre. L'heure n'était plus lointaine, à laquelle elles allaient se réunir au nouveau royaume, en formant deux éparchies du département de la Corinthie et de l'Argolide.

Le 20 juillet, la corvette relâcha au port d'Hermopolis, dans l'île de Syra, cette patrie du fidèle Eumée, si poétiquement chantée par Homère. A l'époque actuelle, elle servait encore de refuge à tous ceux que les Turcs avaient chassés du continent. Syra, dont l'évêque catholique est toujours sous la protection de la France, mit toutes ses ressources à la disposition d'Henry d'Albaret. En aucun port de son pays, le jeune commandant n'eût trouvé meilleur ni plus cordial accueil.

Un seul regret se mêla à cette joie qu'il ressentit de se voir si bien reçu : ce fut de ne pas être arrivé trois jours plus tôt.

En effet, dans une conversation qu'il eut avec le consul de France, celui-ci lui apprit qu'une sacolette, portant le nom de *Karysta*, et naviguant sous pavillon grec, venait, soixante heures auparavant, de quitter le port. De là, cette conclusion que la *Karysta*, en fuyant l'île de Thasos, pendant le combat de la corvette avec les pirates, s'était dirigée vers les parages méridionaux de l'Archipel.

“ Mais peut-être sait-on où elle est allée ? demanda vivement Henry d'Albaret.

— D'après ce que j'ai entendu dire, répondit le consul, elle a dû faire route pour les îles du sud-est, si ce ne n'est même à destination de l'un des ports de la Crète.

— Vous n'avez point eu de rapport avec son capitaine ? demanda Henry d'Albaret.

—Aucun, commandant.

—Et vous ne savez pas si ce capitaine se nommait Nicolas Starkos ?

—Je l'ignore.

—Et rien n'a pu faire soupçonner que cette sacolève fit partie de la flottille des pirates qui infestent cette partie de l'Archipel ?

—Rien ; mais s'il en était ainsi, répondit le consul, il ne serait pas étonnant qu'elle eût fait voile pour la Crète dont certains ports sont toujours ouverts à ces forbans !

Cette nouvelle ne laissa pas de causer au commandant de la *Syphanta* une véritable émotion, comme tout ce qui pouvait se rapporter directement ou indirectement à la disposition d'Hadjine Elizundo. En vérité, c'était une mauvaise chance d'être arrivé si peu de temps après le départ de la sacolève. Mais, puisqu'elle avait fait route pour le sud, peut-être la corvette qui devait suivre cette direction, parviendrait-elle à la rejoindre ? Aussi Henry d'Albaret, qui désirait si ardemment se trouver en face de Nicolas Starkos, quitta-t-il Syra dans la soirée même du 21 juillet, après avoir appareillé sous une petite brise, qui ne pouvait que fraîchir, à s'en rapporter aux indications du baromètre.

Pendant quinze jours, il faut bien l'avouer, le commandant d'Albaret chercha au moins autant la sacolève que les pirates. Décidément, dans sa pensée, la *Karysta* méritait d'être traitée comme eux et pour les mêmes raisons. Le cas échéant, il verrait ce qu'il aurait à faire.

Cependant, malgré ses recherches, la corvette ne parvint pas à retrouver les traces de la sacolève. A Naxos, dont on visita tous les ports, la *Karysta* n'avait point fait relâche. Au milieu des îlots et des écueils qui entourent cette île, on ne fut pas plus heureux. D'ailleurs, absence complète de forbans, et cela dans des parages qu'ils fréquentaient volontiers. Pourtant, le commerce est considérable entre ces riches Cyclades, et les chances de pillage auraient dû tout particulièrement les y attirer.

Il en fut de même à Paros, qu'un simple canal, large de sept milles, sépare de Naxos. Ni les ports de Parkia, de Naussa, de Sainte-Marie, d'Agoula, de Dico, n'avaient reçu la visite de Nicolas Starkos. Sans doute, ainsi que l'avait dit le consul de Syra, la sacolève avait dû se diriger vers un des points du littoral de la Crète.

La *Syphanta*, le 9 août, mouillait dans le port de Milo. Cette île, que les commotions volcaniques ont faite pauvre, de riche qu'elle fut jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, est maintenant empoisonnée par les vapeurs malignes du sol, et sa population tend de plus en plus à s'amoinrir.

Là, les recherches furent également vaines. Non seulement la *Karysta* n'y avait point paru, mais on ne trouva même pas à donner la chasse à un seul de ces pirates, qui écumaient habituellement la mer des Cyclades. C'était à se demander, vraiment, si l'arrivée de la *Syphanta*, très à propos signalée, ne leur donnait pas le temps de prendre la fuite. La corvette avait fait assez de mal à ceux du nord de l'Archipel, pour que ceux du sud voulussent éviter de se rencontrer avec elle. Enfin, pour une raison ou pour une autre, jamais ces parages n'avaient été aussi sûrs. Il semblait que les navires de commerce pussent y naviguer désormais en toute sécurité. Quelques-uns de ces grands caboteurs, chébecs, senaux, polacres, tartanes, felouques ou caravelles, rencontrés en route, furent interrogés ; mais, des réponses de leurs patrons ou capitaines, le commandant d'Albaret ne put rien tirer qui fût de nature à l'éclairer.

Cependant on était au 14 août. Il ne restait plus que deux semaines pour atteindre l'île de Scarpanto, avant les premiers jours de septembre. Sortie du groupe des Cyclades, la *Syphanta* n'avait plus qu'à piquer droit au sud pendant soixante-dix à quatre-vingts lieues. Cette mer, c'est la longue terre de Crète qui la termine, et déjà les plus hautes cimes de l'île, enveloppées d'éternelles neiges, se montraient au-dessus de l'horizon.

Ce fut dans cette direction que le commandant d'Albaret

résolut de faire route. Après être arrivé en vue de la Crète, il n'aurait plus qu'à revenir vers l'est pour gagner Scarpanto.

Cependant, la *Syphanta*, en quittant Milo, poussa encore dans le sud est jusqu'à l'île de Santorin, et fouilla les moindres replis de ses falaises noirâtres. Dangereux parages, desquels il peut à chaque instant surgir un nouvel écueil sous la poussée des feux volcaniques. Puis, prenant pour amers l'ancien mont Ida, le moderne Psilanti, qui domine la Crète de plus de sept mille pieds, la corvette courut droit dessus sous une jolie brise d'ouest-nord-ouest, qui lui permit d'établir toute sa voilure.

Le surlendemain, 15 août, les hauteurs de cette île, la plus grande de tout l'Archipel, détachaient sur un horizon clair leurs pittoresques découpures, depuis le cap Spada jusqu'au cap Stavros. Un brusque retour de la côte cachait encore l'échancrure au fond de laquelle se trouve Candie, la capitale.

—Votre intention, mon commandant, demanda le capitaine Todros, est-elle de relâcher dans un des ports de l'île ?

—La Crète est toujours aux mains des Turcs, répondit Henry d'Albaret, et je crois que nous n'avons rien à y faire. A s'en rapporter aux nouvelles qui m'ont été communiquées à Syra, les soldats de Mustapha, après s'être emparés de Retimo, sont devenus maîtres du pays tout entier, malgré la valeur des Sphakiotes.

—De hardis montagnards, ces Sphakiotes, dit le capitaine Todros, et qui, depuis le début de la guerre, se sont justement fait une grande réputation de courage.

—Oui, de courage...et d'avidité, Todros, répondit Henry d'Albaret. Il y a deux mois à peine, ils tenaient le sort de la Crète dans leur mains. Mustapha et les siens, surpris par eux, allaient être exterminés ; mais, sur son ordre, ses soldats jetèrent bijoux, parures, armes de prix, tout ce qu'ils portaient de plus précieux, et, tandis que les Sphakiotes se débattaient pour ramasser ces objets, les Turcs ont pu s'échapper à travers le défilé dans lequel ils devaient trouver la mort !

—Cela est fort triste, mais, après tout, mon commandant, les Crétois ne sont pas absolument des Grecs !

—Qu'on ne s'étonne pas d'entendre le second de la *Syphanta*, qui était d'origine hellénique, tenir ce langage. Non seulement à ses yeux, et quel qu'eût été leur patriotisme, les Crétois n'étaient pas des Grecs, mais ils ne devaient pas même le devenir à la formation définitive du nouveau royaume. Ainsi que Samos, la Crète allait rester sous la domination ottomane, ou tout au moins jusqu'en 1832, époque à laquelle le sultan devait céder à Méhemet-Ali tous ses droits sur l'île.

Or, dans l'état actuel des choses, le commandant d'Albaret n'avait aucun intérêt à entrer en communication avec les divers ports de la Crète. Candie était devenue le principal arsenal des Egyptiens, et c'est de là que le pacha avait lancé ses sauvages soldats sur la Grèce. Quant à la Canée, à l'instigation des autorités ottomanes, sa population aurait pu faire un mauvais accueil au pavillon corfiote qui battait à la corne de la *Syphanta*. Enfin, ni à Gira-Petra, ni à Suda, ni à Cissamos, Henry d'Albaret n'eût obtenu de renseignements, qui eussent pu lui permettre de couronner sa croisière par quelque importante capture.

—Non, dit-il au capitaine Todros, il me paraît inutile d'observer la côte septentrionale, mais nous pourrions tourner l'île par le nord-ouest, doubler le cap Spada et croiser un jour ou deux au large de Grabouse.

C'était évidemment le meilleur parti à prendre. Dans les eaux mal famées de Grabouse, la *Syphanta* trouverait peut-être l'occasion, qui lui était refusée depuis plus d'un mois, d'envoyer quelques bordées aux pirates de l'Archipel.

En outre, si la sacolève comme on pouvait le croire, avait fait voile pour la Crète, il n'était pas impossible qu'elle eût en relâche à Grabouse. Raison de plus pour que le commandant d'Albaret voulût observer les approches de ce port.

A cette époque, en effet, Grabouse était encore un nid à

forbans. Près de sept mois avant, il n'avait pas fallu moins d'une flotte anglo-française et d'un détachement de réguliers grecs sous le commandement de Maurocordato, pour avoir raison de ce repaire de mécréants. Et, ce qu'il y eut de particulier, c'est que ce furent les autorités crétoises elles-mêmes qui refusèrent de livrer une douzaine de pirates, réclamés par le commandant de l'escadre anglaise. Aussi, celui-ci fut-il obligé d'ouvrir le feu contre la citadelle, de brûler plusieurs vaisseaux et d'opérer un débarquement pour obtenir satisfaction.

Il était donc naturel de supposer que, depuis le départ de l'escadre-alliée, les pirates avaient dû préférablement se réfugier à Grabouse, puisqu'ils y trouvaient des auxiliaires si inattendus. Aussi Henry d'Albaret se désida-t-il à gagner Scarpanto en suivant la côte méridionale de la Crète, de manière à passer devant Grabouse. Il donna donc ses ordres, et le capitaine Todros s'empressa de les faire exécuter.

Le temps était à souhait. D'ailleurs, sous cet agréable climat, décembre est le commencement de l'hiver et janvier en est la fin. Ille fortunée, que cette Crète, patrie du roi Minos et de l'ingénieur Dédale ! N'était-ce pas là qu'Hippocrate envoyait sa riche clientèle de la Grèce qu'il parcourait en enseignant l'art de guérir ?

La *Syphanta*, orientée au plus près, lofa de façon à doubler le cap Spada, qui se projette au bout de cette langue de terre, allongée entre la baie de la Canée et la baie de Kisamo. Le cap fut dépassé dans la soirée. Pendant la nuit, — une de ces nuits si transparentes de l'Orient, — la corvette contourna l'extrême pointe de l'île. Un virement vent devant lui suffit pour reprendre sa direction au sud, et, le matin, sous petite voilure, elle courait de petits bords devant l'entrée de Grabouse.

Pendant six jours, le commandant d'Albaret ne cessa d'observer toute cette côte occidentale de l'île, comprise entre Grabouse et Kisamo. Plusieurs navires sortirent du port, felouques ou chébecs de commerce. La *Syphanta* en "raisonna" quelques-uns, et n'eût point lieu de suspecter leurs réponses. Sur les questions qui leur furent faites au sujet des pirates auxquels Grabouse pouvait avoir donné refuge, ils se montrèrent d'ailleurs extrêmement réservés. On sentait qu'ils craignaient de se compromettre. Henry d'Albaret ne put même savoir, au juste si la sacolève *Karysta* se trouvait en ce moment dans le port.

La corvette agrandit alors son champ d'observation. Elle visita les parages compris entre Grabouse et le cap Crio. Puis le 22, sous une jolie brise qui fraîchissait avec le jour et mollissait avec la nuit, elle doubla ce cap et commença à prolonger d'aussi près que possible le littoral de la mer Lybienne, moins tourmenté, moins découpé, moins hérissé de promontoires et de pointes que celui de la mer de Crète, sur la côte opposée. Vers l'horizon du nord se déroulait la chaîne des montagnes d'Asprovouna, que dominait à l'est ce poétique mont Ida, dont les neiges résistent éternellement au soleil de l'Archipel.

Plusieurs fois, sans relâcher dans aucun de ces petits ports de la côte, la corvette stationna à un demi-mille de Roumeli, d'Anopoli, de Sphakia ; mais les vigies du bord ne purent signaler un seul bâtiment de pirates sur les parages de l'île.

Le 27 août, la *Syphanta*, après avoir suivi les contours de la grande baie de Messara, doubla le cap Matala, la pointe la plus méridionale de la Crète, dont la largeur, en cet endroit, ne mesure pas plus de dix à onze lieues. Il ne semblait pas que cette exploration dût amener le moindre résultat utile à la croisière. Peu de navires, en effet, cherchent à traverser la mer Lybienne par cette latitude. Ils prennent, ou plus au nord, à travers l'Archipel, ou plus au sud, en se rapprochant des côtes d'Égypte. On ne voyait guère, alors, que des embarcations de pêche, mouillées près des roches, et, de temps à autre, quelques-unes de ces longues barques, chargées de limaçons de mer, sorte de mollusques assez recherchés dont il s'expédie d'énormes cargaisons dans toutes les îles.

Or, si la corvette n'avait rien rencontré sur cette partie du

littoral que termine le cap Matala, là où les nombreux îlots peuvent cacher tant de petits bâtiments, il n'était pas probable qu'elle fût plus favorisée sur la seconde moitié de la côte méridionale. Henry d'Albaret allait donc se décider à faire directement route pour Scarpanto, quitte à s'y trouver un peu plus tôt que ne le marquait la mytérieuse lettre, lorsque ses projets furent modifiés dans la soirée du 29 août.

Il était six heures. Le commandant, le second, quelques officiers, étaient réunis sur la dunette, observant le cap Matala. En ce moment, la voix de l'un des gabiers, en vigie sur les barres du petit perroquet, se fit entendre :

"Navire par bâbord devant !"

Les longues vues furent aussitôt dirigées vers le point indiqué, à quelques milles sur l'avant de la corvette.

"En effet, dit le commandant d'Albaret, voilà un bâtiment qui navigue sous la terre..

—Et qui doit bien la connaître puisqu'il la range de si près ! ajouta le capitaine Todros.

—A-t-il hissé son pavillon ?

—Non, mon commandant, répondit un des officiers.

—Demandez aux vigies s'il est possible de savoir quelle est la nationalité de ce navire !"

Ces ordres furent exécutés. Quelques instants plus tard, réponse était donnée qu'aucun pavillon ne battait à la corne de ce bâtiment, ni même en tête de sa mâture.

Cependant, il faisait assez jour encore pour que l'on pût, à défaut de sa nationalité, estimer au moins quelle était sa force.

C'était un brick, dont le grand mât s'inclinait sensiblement sur l'arrière. Extrêmement long, très fin de formes, démesurément mâté, avec une large croisure, il pouvait, autant qu'on pouvait s'en rendre compte à cette distance, jauger de sept à huit cents tonneaux et devait avoir une marche exceptionnelle sous toutes les allures. Mais était-il armé en guerre ? Avait-il ou non de l'artillerie sur son pont ? Ses pavois étaient-ils percés de sabords, dont les mantelets eussent été baissés ? C'est ce que les meilleures longues-vues du bord ne purent reconnaître.

En effet, une distance de quatre milles, au moins, séparait alors le brick de la corvette. En outre, avec le soleil qui venait de disparaître derrière les hauteurs des Asprovouna, le soir commençait à se faire, et l'obscurité, au pied de la terre, était déjà profonde.

"Singulier bâtiment ! dit le capitaine Todros.

—On dirait qu'il cherche à passer entre l'île Platana et la côte ! ajouta un des officiers.

—Oui ! comme un navire qui regretterait d'avoir été vu, répondit le second, et qui voudrait se cacher !"

Henry d'Albaret ne répondit pas ; mais, évidemment, il partageait l'opinion de ses officiers. La manœuvre du brick, en ce moment, ne laissait pas de lui paraître suspecte.

"Capitaine Todros, dit-il enfin, il importe de ne pas perdre la piste de ce navire pendant la nuit. Nous allons manœuvrer de manière à rester dans ses eaux jusqu'au jour. Mais comme il ne faut pas qu'il nous voie, vous ferez éteindre tous les feux à bord."

Le second donna des ordres en conséquence. On continua d'observer le brick, tant qu'il fut possible sous la haute terre qui l'abritait. Lorsque la nuit fut faite, il disparut complètement, et aucun feu ne permit de déterminer sa position. Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, Henry d'Albaret était à l'avant de la *Syphanta*, attendant que les brumes se fussent dégagées de la surface de la mer.

Vers sept heures, le brouillard se dissipa, et toutes les lunettes se dirigèrent vers l'est.

Le brick était toujours le long de terre, à la hauteur du cap Alikaporitha, à six milles environ en avant de la corvette. Il avait donc sensiblement gagné sur elle pendant la nuit, et cela, sans qu'il eût rien ajouté à sa voilure de la veille, misaine, grand et petit hunier, petit perroquet, ayant laissé sa grand'voile et sa brigantine sur leurs cargues.

"Ce n'est point l'allure d'un bâtiment qui chercherait à fuir, fit observer le second.

—Peu importe! répondit le commandant. Tâchons de le voir de plus près! Capitaine Todros, faites porter sur ce brick."

Les voiles hautes furent aussitôt larguées au sffliet du maître d'équipage, et la vitesse de la corvette s'accrut notablement.

Mais, sans doute, le brick tenait à garder sa distance, car il largua sa brigantine et son grand perroquet.—rien de plus. S'il ne voulait pas se laisser approcher par la *Syphanta*, très probablement aussi, il ne voulait pas la laisser en arrière. Toutefois, il se tint sous la côte, en la serrant d'aussi près que possible.

Vers dix heures du matin, soit qu'elle eût été plus favorisée par le vent, soit que le navire inconnu eût consenti à lui laisser prendre un peu d'avance, la corvette avait gagné quatre milles sur lui.

On put l'observer alors dans de meilleures conditions. Il était armé d'une vingtaine de caronades et devait avoir un entrepont, bien qu'il fut très ras sur l'eau.

"Hissez le pavillon," dit Henry d'Albaret.

Le pavillon fut hissé à la corne de brigantine, et il fut appuyé d'un coup de canon. Cela signifiait que la corvette voulait connaître la nationalité du navire en vue. Mais, à ce signal, il ne fut fait aucune réponse. Le brick ne modifia ni sa direction ni sa vitesse, et s'éleva d'un quart afin de doubler la baie de Keraton.

"Pas poli, ce gaillard-la! dirent les matelots.

—Mais prudent, peut-être! répondit un vieux gabier de misaine. Avec son grand mât incliné, il vous a un air de porter son chapeau sur l'oreille et de ne pas vouloir l'user à saluer les gens!

Un second coup de canon partit du sabord de chasse de la corvette—muilement. Le brick ne mit point en panne, et il continua tranquillement sa route, sans plus se préoccuper des injonctions de la corvette que si elle eût été par le fond.

Ce fut alors une véritable lutte de vitesse qui s'établit entre les deux bâtiments. Toute la voilure avait été mise dessus à bord de la *Syphanta*, bonnettes, ailes de pigeons, contre-cacatois, tout, jusqu'à la voile de civadière. Mais, de son côté, le brick força de toile et maintint imperturbablement sa distance.

"Il a donc une mécanique du diable dans le ventre!" s'écria le vieux gabier.

La vérité est que l'on commençait à enrager à bord de la corvette, non seulement l'équipage, mais aussi les officiers et plus qu'eux tous, l' impatient Todros. Vrai Dieu! il eût donné sa part de prises pour pouvoir amariner ce brick, quel que fût sa nationalité!

La *Syphanta* était armée, à l'avant d'une pièce à très longue portée, qui pouvait envoyer un boulet plein de trente livres à une distance de près de deux milles.

Le commandant d'Albaret,—calme, au moins en apparence,—donna ordre de tirer,

Le coup partit, mais le boulet, après avoir ricoché, alla tomber à une vingtaine de brasses du brick.

Celui-ci, pour toute réponse, se contenta de gréer ses bonnettes hautes, et il eut bientôt accru la distance qui le séparait de la corvette.

Fallait-il donc renoncer à l'atteindre, aussi bien en forçant de toile qu'en lui envoyant des projectiles? C'était humiliant pour une aussi bonne marcheuse que la *Syphanta*!

La nuit se fit sur les entrefaites. La corvette se trouvait alors à peu près à la hauteur du cap Péristéra. La brise vint à fraîchir assez sensiblement même pour qu'il fut nécessaire de rentrer les bonnettes et d'établir une voilure de nuit plus convenable.

La pensée du commandant était bien que le jour venu, il n'apercevrait plus rien de ce navire, pas même l'extrémité de ses mâts que lui masquerait soit l'horizon dans l'est soit un retour de la côte.

Il se trompait.

Au soleil levant, le brick était toujours là, sous la même allure, ayant conservé sa distance. On eût dit qu'il réglait sa vitesse sur celle de la corvette.

"Il nous aurait à la remorque, disait on sur le gaillard d'avant, que ce serait tout comme!"

Rien de plus vrai.

En ce moment, le brick, après avoir donné dans le canal Kouphonosi entre l'e de ce nom et la terre, contourna la pointe de Kakialithi, afin de remonter la partie orientale de la Crète.

Allait-il donc se réfugier dans quelque port, ou disparaître au fond de l'un de ces étroits canaux du littoral.

Il n'en fut rien.

A sept heures du matin, le brick laissait porter franchement dans le nord est et se lançait vers la pleine mer.

"Est-ce qu'il se dirigerait sur Scarpanto?" se demanda Henry d'Albaret, non sans étonnement.

Et, sous une brise, qui fraîchissait de plus en plus, au risque d'envoyer en bas une partie de sa mâture, il continua cette interminable poursuite, que l'intérêt de sa mission, non moins que l'honneur de son bâtiment, lui commandait



A l'abordage!

de ne point abandonner.

Là, dans cette partie de l'Archipel, largement ouverte à tous les points du compas, au milieu de cette vaste mer que ne couvraient plus les hauteurs de la Crète, la *Syphanta* parut reprendre d'abord quelque avantage sur le brick. Vers une heure de l'après midi, la distance d'un navire à l'autre était réduite à moins de trois milles. Quelques boulets furent encore envoyés; mais ils ne purent atteindre leur but et ne provoquèrent aucune modification dans la marche du brick.

Déjà les cimes de Scarpanto apparaissaient à l'horizon, en arrière de la petite île de Caso, qui pend à la pointe de l'île, comme la Sicile pend à la pointe de l'Italie.

Le commandant d'Albaret, ses officiers, son équipage, purent alors espérer qu'ils finiraient par faire connaissance

avec ce mystérieux navire, assez impoli pour ne répondre ni aux signaux ni aux projectiles.

Mais, vers cinq heures du soir, la brise ayant molli, le brick retrouva toute son avance.

Ah ! le gueux !... Le diable est pour lui !... Il va nous échapper !" s'écria le capitaine Todros.

Et, alors, tout ce que peut faire un marin expérimenté dans le but d'augmenter la vitesse de son navire, voiles arrosées pour en resserrer le tissu, hamacs suspendus, dont le branle peut imprimer un balancement favorable à la marche, tout fut mis en œuvre, — non sans quelque succès. Vers sept heures, en effet, un peu après le coucher du soleil, deux milles au plus séparaient les deux bâtiments.

Mais la nuit vient vite sous cette latitude. Le crépuscule y est de courte durée. Il aurait fallu accroître encore la vitesse de la corvette pour atteindre le brick avant la nuit.

En ce moment, il passait entre les îlots de Caso-Poulo et l'île de Casas. Puis, au tournant de cette dernière dans le fond de l'étroite passe qui la sépare de Scarpanto, on cessa de l'apercevoir.

Une demi-heure après lui, la *Syphanta* arrivait au même endroit, serrant toujours la terre pour se maintenir au vent. Il faisait encore assez jour pour qu'il fût possible de distinguer un navire de cette grandeur dans un rayon de plusieurs milles.

Le brick avait disparu.

#### IV

##### UNE ENCHÈRE A SCARPANTO.

Si la Crète, ainsi que le raconte la fable, fut autrefois le berceau des Dieux, l'antique Carpathos, aujourd'hui Scarpanto, fut celui des Titans, les plus audacieux de leurs adversaires. Pour ne s'attaquer qu'aux simples mortels, les pirates modernes n'en sont pas moins les dignes descendants de ces mythologiques malfaiteurs, qui ne craignent pas de monter à l'assaut de l'Olympe. Or, à cette époque, il semblait que les forbans de toutes sortes eussent fait leur quartier général de cette île, où naquirent les quatre fils de Japet, petit-fils de Titan et de la Terre.

Et, en vérité, Scarpanto ne se prêtait que trop bien aux manœuvres qu'exigeait le métier de pirate dans l'Archipel. Elle est située, presque isolément, à l'extrémité sud-est de ces mers, à plus de quarante milles de l'île de Rhodes. Ses hauts sommets la signalent de loin. Sur les vingt lieues de son périmètre, elle se découpe, s'échancre, se creuse en indentations multiples que protègent une infinité d'écueils. Si elle a donné son nom aux eaux qui la baignent, c'est qu'elle était déjà redoutée des anciens autant qu'elle est redoutable aux modernes. A moins d'être pratique, et vieux pratique de la mer Carpathienne, il était et il est encore très dangereux de s'y aventurer.

Cependant elle ne manque point de bons mouillages, cette

île qui forme le dernier grain du long chapelet des Sporades. Depuis le cap Sidro et le cap Pernisa jusqu'aux caps Bonandrea et Andemo de sa côte septentrionale, on peut y trouver de nombreux abris. Quatre ports, Agata Porto di Tristano, Porto Grato, Porto Malo Nato, étaient très fréquentés autrefois par les caboteurs du Levant, avant que Rhodes leur eût enlevé leur importance commerciale. Maintenant, c'est à peine si quelques rares navires ont intérêt à y relâcher.

Scarpanto est une île grecque, ou, du moins, elle est habitée par une population grecque, mais elle appartient à l'Empire ottoman. Après la constitution définitive du royaume de Grèce, elle devait même rester turque sous le gouvernement d'un simple cadi, lequel habitait alors une sorte de maison fortifiée, située au-dessus du bourg moderne d'Arkassa.

A cette époque, on eût rencontré dans cette île un grand nombre de Turcs, auxquels, il faut bien le dire, sa population, n'ayant point pris part à la guerre de l'Indépendance, ne faisait pas mauvais accueil. Devenue même le centre d'opérations commerciales des plus criminelles, Scarpanto recevait avec le même empressement les navires ottomans et les bâtiments pirates, qui venaient lui verser leurs cargaisons de prisonniers. Là, les courtiers de l'Asie-Mineure, aussi bien que ceux des côtes barbaresques, se pressaient autour d'un important marché, sur lequel se débitait cette marchandise humaine. Là s'ouvraient les enchères, là s'établissaient les prix qui variaient en raison des demandes ou offres d'esclaves. Et, il faut l'avouer, le cadi n'était point sans s'intéresser à ces opérations qu'il présidait en personne, car les courtiers auraient cru manquer à leur devoir en ne lui abandonnant pas un tant pour cent de la vente.

Quant au transport de ces malheureux sur les bazars de Smyrne ou de l'Afrique, il se faisait par des navires qui, le plus souvent, venaient en prendre livraison au port d'Arkassa situé sur la côte occidentale de l'île. S'ils ne suffisaient

pas, un exprès était envoyé à la côte opposée, et les pirates ne répugnaient point à cet odieux commerce.

En ce moment, dans l'est de Scarpanto, au fond de criques presque introuvables, on ne comptait pas moins d'une vingtaine de bâtiments, grands ou petits, montés par plus de douze ou treize cents hommes. Cette flottille n'attendait que l'arrivée de son chef pour se lancer en quelque nouvelle et criminelle expédition.

Ce fut au port d'Arkassa, à une encablure du môle, par un excellent fond de dix brasses, que la *Syphanta* vint mouiller dans la soirée du 2 septembre. Henry d'Albaret, en mettant le pied sur l'île, ne se doutait guère que les hasards de sa croisière l'avaient précisément conduit au principal entrepôt du commerce d'esclaves.

"Comptez-vous relâcher quelques temps à Arkassa, mon commandant ?" demanda le capitaine Todros, lorsque les manœuvres du mouillage furent terminées.



C'était Xaris qui apparut, tenant une mèche allumée, arrachée à l'un des tonneaux de la soute aux poudres. Puis, bondissant sur Sacratif, d'un coup de hache il l'étendit sur le pont.

—Je ne sais, répondit Henry d'Albaret. Bien des circonstances peuvent m'obliger à quitter promptement ce port, mais bien d'autres aussi peuvent m'y retenir !

—Les hommes iront-ils à terre ?

—Oui, mais par bordées seulement. Il faut que la moitié de l'équipage soit toujours consignée sur la *Syphanta*.

—C'est entendu, mon commandant, répondit le capitaine Todros. Nous sommes ici plus en pays turc qu'en pays grec, et il n'est que prudent de veiller au grain !

On se rappelle qu'Henry d'Albaret n'avait rien dit à son second, ni à ses officiers, des motifs pour lesquels il était venu à Scarpanto, ni comment rendez-vous lui avait été donné en cette île pour les premiers jours de septembre par une lettre anonyme, arrivée à bord dans des conditions inexplicables.

D'ailleurs, il comptait bien recevoir ici quelque nouvelle communication qui lui indiquerait ce que son mystérieux correspondant attendait de la corvette dans les eaux de la mer Carpathienne.

Mais, ce qui n'était pas moins étrange, c'était cette disparition subite du brick au delà du canal de Casos, lorsque la *Syphanta* se croyait sur le point de l'atteindre.

Aussi, avant de venir relâcher à Arkassa, Henry d'Albaret n'avait-il pas cru devoir abandonner la partie. Après s'être approché de terre, autant que le permettait son tiran d'eau, il s'était imposé la tâche d'observer toutes les anfractuosités de la côte. Mais, au milieu de ce semis d'écueils qui la défendent, sous l'abri des hautes falaises rocheuses qui la délimitent, un bâtiment tel que le brick pouvait facilement se dissimuler. Derrière cette barrière de brisants, que la *Syphanta* ne pouvait ranger de plus près, sans courir le risque d'échouer, un capitaine, connaissant ces canaux, avait pour lui toute chance de dépister ceux qui le poursuivaient. Si donc le brick s'était réfugié dans quelque secrète crique, il serait très difficile de le retrouver, non plus que les autres bâtiments pirates, auxquels l'île donnait asile sur des mouillages inconnus.

Les recherches de la corvette durèrent deux jours et furent vaines. Le brick se serait soudainement abîmé sous les eaux, au delà de Casos qu'il n'eût pas été plus invisible. Quelque dépit qu'il en ressentit, le commandant d'Albaret dut renoncer à tout espoir de le découvrir. Il s'était donc décidé à venir mouiller dans le port d'Arkassa. Là, il n'avait plus qu'à attendre.

Le lendemain, entre trois heures et cinq heures du soir, la petite ville d'Arkassa allait être envahie par une grande partie de la population de l'île, sans parler des étrangers, européens ou asiatiques, dont le concours ne pouvait faire défaut à cette occasion. C'était, en effet, jour de grand marché. De misérables êtres, de tout âge et de toute condition, récemment faits prisonniers par les Turcs, devaient y être mis en vente.

A cette époque, il y avait, à Arkassa un bazar particulier, destiné à ce genre d'opération, un "batistan," tel qu'il s'en trouve en certaines villes des Etats barbaresques. Ce batistan contenait alors une centaine de prisonniers, hommes, femmes, enfants, solde des dernières razzias faites dans le Péloponnèse. Entassés pêle mêle au milieu d'une cour sans ombre, sous un soleil encore ardent, leurs vêtements en lambeaux, leur attitude désolée, leur physionomie de désespérés, disaient tout ce qu'ils avaient souffert. A peine nourris et mal, à peine abreuvés et d'une eau trouble, ces malheureux s'étaient réunis par familles jusqu'au moment où le caprice des acheteurs allait séparer les femmes des maris, les enfants de leurs père et mère. Ils eussent inspiré la plus profonde pitié à tous autres qu'à ces cruels "bachis," leurs gardiens, que nulle douleur ne savait plus émouvoir. Et ces tortures, qu'étaient-elles auprès de celles qui les attendaient dans les seize bagnes d'Alger, de Tunis, de Tripoli, où la mort faisait si rapidement des vides qu'il fallait les combler sans cesse ?

Cependant, toute espérance de redevenir libres n'était pas

enlevée à ces captifs. Si les acheteurs faisaient une bonne affaire en les achetant, il n'en faisaient pas une moins bonne en les rendant à la liberté—pour un très haut prix.—surtout ceux dont la valeur se basait sur une certaine situation sociale en leur pays de naissance. Un grand nombre étaient ainsi arrachés à l'esclavage, soit par rédemption publique, lorsque c'était l'Etat qui les revendait avant leur départ, soit quand les propriétaires traitaient directement avec les familles, soit enfin lorsque les religieux de la Merci, riches des quêtes qu'ils avaient faites dans toute l'Europe, venaient les délivrer jusque dans les principaux centres de la Barbarie. Souvent aussi, des particuliers, animés du même esprit de charité, consacraient une partie de leur fortune à cette œuvre de bienfaisance. En ces derniers temps, même, des sommes considérables, dont la provenance était inconnue, avaient été employées à ces rachats, mais plus spécialement au profit des esclaves d'origine grecque, que les chances de la guerre avaient livrés depuis six ans aux courtiers de l'Afrique et de l'Asie Mineure.

Le marché d'Arkassa se faisait aux enchères publiques. Tous, étrangers et indigènes, y pouvaient prendre part ; mais, ce jour-là, comme les traitants ne venaient opérer que pour le compte des bagnes de la Barbarie, il n'y avait qu'un seul lot de captifs. Suivant que ce lot échoirait à tel ou tel courtier, il serait dirigé sur Alger, Tripoli ou Tunis.

Néanmoins, il existait deux catégories de prisonniers. Les uns venaient du Péloponnèse,—c'étaient les plus nombreux. Les autres avaient été récemment pris à bord d'un navire grec, qui les ramenait de Tunis à Scarpanto, d'où ils devaient être rapatriés en leur pays d'origine.

Ces pauvres gens, destinés à tant de misères, se serait la dernière enclume qui déciderait de leur sort, et l'on pouvait surenchérir tant que cinq heures n'étaient pas sonnées. Le coup de canon de la citadelle d'Arkassa, en assurant la fermeture du port, arrêtait en même temps les dernières mises à prix du marché.

Donc, ce 3 septembre, les courtiers ne manquaient point autour du batistan. Il y avait de nombreux agents venus de Smyrne et autres points voisins de l'Asie Mineure, qui, ainsi qu'il a été dit, agissaient tous pour le compte des Etats barbaresques.

Cet empressement n'était que trop explicable. En effet, les derniers événements faisaient pressentir une prochaine fin de la guerre de l'Indépendance. Ibrahim était refoulé dans le Péloponnèse, tandis que le maréchal Maison venait de débarquer en Morée avec un corps expéditionnaire de deux mille Français. L'exportation des prisonniers allait donc être notablement réduite à l'avenir. Aussi leur valeur vénale devait-elle s'accroître d'autant plus, à l'extrême satisfaction du cadi.

Pendant la matinée, les courtiers avaient visité le batistan, et ils savaient à quoi s'en tenir sur la quantité ou la qualité des captifs, dont le lot atteindrait sans doute de très hauts prix.

—Par Mahomet ! répétait un agent de Smyrne, qui pérorait au milieu d'un groupe de ses confrères, l'époque des belles affaires est passé ! Vous souvenez-vous du temps où les navires nous amenaient ici les prisonniers par milliers et non par centaines !

—Oui...comme cela s'est fait après les massacres de Scio ! répondit un autre courtier. D'un seul coup, plus de quarante mille esclaves ! Les pontons ne pouvaient suffire à les renfermer !

—Sans doute, reprit un troisième agent, qui paraissait avoir un grand sens du commerce. Mais trop de captifs, trop d'offres, et trop d'offres, trop de baisse dans les prix ! Mieux vaut transporter peu à des conditions plus avantageuses, car les prélèvements sont toujours les mêmes, quoique les frais soient plus considérables !

—Oui...en Barbarie surtout !...Douze pour cent du produit total au profit du pacha, du cadi ou du gouverneur !

—Sans compter un pour cent pour l'entretien du môle et des batteries des côtes !

—Et encore un pour cent, qui va de notre poche dans celle des marabouts !

—En vérité, c'est ruineux, aussi bien pour les armateurs que pour les courtiers !

Ces propos s'échangeaient ainsi entre ces agents, qui n'avaient pas même conscience de l'infamie de leur commerce. Toujours les mêmes plaintes sur les mêmes questions de droits ! Et ils auraient sans doute continué à se répandre en récriminations, si la cloche n'y eût mis fin, en annonçant l'ouverture du marché.

Il va sans dire que le cadi présidait à cette vente. Son devoir de représentant du gouvernement turc l'y obligeait, non moins que son intérêt personnel. Il était là, trônant sur une sorte d'estrade, abrité sous une tente que dominait le croisissant du pavillon rouge, à demi couché sur de larges coussins avec une nonchalance tout ottomane.

Près de lui, le crieur public se disposait à faire son office. Mais il ne faudrait pas croire que ce crieur eût là l'occasion de s'époumonner. Non ! Dans ce genre d'affaires, les courtiers prenaient leur temps pour surenchérir. S'il devait y avoir quelque lutte un peu vive pour l'adjudication définitive, ce ne serait vraisemblablement que pendant le dernier quart d'heure de la séance.

La première enchère fut mise à mille livres turques par un des courtiers de Smyrne.

“ A mille livres turques ! ” répéta le crieur.

Puis, il ferma les yeux, comme s'il avait tout le loisir de sommeiller en attendant une surenchère.

Pendant la première heure, les mises à prix ne montèrent que de mille à deux mille livres turques, soit environ quarante-sept mille francs en monnaie française. Les courtiers se regardaient, s'observaient, causaient entre eux de tout autre chose. Leur siège était fait d'avance. Ils ne hasarderait le maximum de leurs offres que pendant les dernières de minutes qui précédaient le coup de canon de fermeture.

Mais l'arrivée d'un nouveau concurrent allait modifier ces dispositions et donner un élan inattendu aux surenchères.

Vers quatre heures, en effet, deux hommes venaient de paraître sur le marché d'Arkassa. D'où venaient-ils ? De la partie orientale de l'île, sans doute, à en juger d'après la direction suivie par l'araba, qui les avait déposés à la porte même du batistan.

Leur apparition causa un vif mouvement de surprise et d'inquiétude. Evidemment les courtiers ne s'attendaient pas à voir apparaître un personnage avec lequel il faudrait compter.

“ Par Allah ! s'écria l'un d'eux, c'est Nicolas Starkos en personne ! ”

—Et son damné Skopélo ! répondit un autre. Nous qui les croyions au diable ! ”

C'étaient ces deux hommes, bien connus sur le marché d'Arkassa. Plus d'une fois, déjà, ils y avaient fait d'énormes affaires en achetant des prisonniers pour le compte des traitants de l'Afrique. L'argent ne leur manquait pas, quoiqu'on ne sût pas trop d'où ils le tiraient, mais cela les regardait. Et le cadi, en ce qui le concernait, ne put que s'applaudir de voir arriver de si redoutables concurrents.

Un seul coup d'œil avait suffi à Skopélo, grand connaisseur en cette matière, pour estimer la valeur du lot des captifs. Aussi se contenta-t-il de dire quelques mots à l'oreille de Nicolas Starkos, qui lui répondit affirmativement d'une simple inclinaison de tête.

Mais, si observateur que fût le second de la *Karysta*, il n'avait pas vu le mouvement d'horreur que l'arrivée de Nicolas Starkos venait de provoquer chez l'une des prisonnières.

C'était une femme âgée, de grande taille. Assise à l'écart dans un coin du batistan, elle se leva, comme si quelque irrésistible force l'eût poussée. Elle fit même deux ou trois pas, et un cri allait, sans doute, s'échapper de sa bouche... Elle eût assez d'énergie pour se contenir. Puis reculant avec lenteur, enveloppée de la tête aux pieds dans les plis d'un misérable manteau, elle revint prendre sa place derrière un groupe de captifs de manière à se dissimuler complètement. Il ne lui

suffisait évidemment pas de se cacher la figure ; elle voulait encore soustraire toute sa personne aux regards de Nicolas Starkos.

Cependant les courtiers, sans lui adresser la parole, ne cessaient de regarder le capitaine de la *Karysta*. Celui-ci ne semblait même pas faire attention à eux. Venait-il pour leur disputer ce lot de prisonniers ? Ils devaient le craindre, étant donnés les rapports que Nicolas Starkos avait avec les pachas et les beys des Etats barbaresques.

On ne fut pas longtemps sans être fixé à cet égard. En ce moment, le crieur s'était relevé pour répéter à voix haute le montant de la dernière enchère :

“ A deux mille livres ! ”

—Deux mille cinq cents, dit Skopélo, qui se faisait, en ces occasions, le porte-parole de son capitaine.

—Deux mille cinq cents livres ! ” annonça le crieur.

Et les conversations particulières reprirent dans les divers groupes, qui s'observaient non sans défiance.

Un quart d'heure s'écoula. Aucune autre enchère n'avait été mise après Skopélo. Nicolas Starkos, indifférent et hautain, se promenait autour du batistan. Personne ne pouvait douter que, finalement, l'adjudication ne fût faite à son profit, même sans grand débat.

Cependant, le courtier de Smyrne, après avoir préalablement consulté deux ou trois de ses collègues, lança une nouvelle enchère de deux mille sept cents livres.

“ Deux milles sept cents livres, répéta le crieur.

—Trois mille ! ”

C'était Nicolas Starkos, qui avait parlé, cette fois.

Que s'était-il passé ? Pourquoi intervenait-il personnellement dans la lutte ? D'où venait que sa voix si froide d'habitude, marquait une violente émotion qui surprit Skopélo lui-même ? On va le savoir.

Depuis quelques instants, Nicolas Starkos, après avoir franchi la barrière du batistan, se promenait au milieu des groupes de captifs. La vieille femme, en le voyant s'approcher s'était plus étroitement encore cachée sous son manteau. Il n'avait donc pas pu la voir.

Mais, soudain, son attention venait d'être attirée par deux prisonniers qui formaient un groupe à part. Il s'était arrêté, comme si ses pieds eussent été cloués au sol.

Là, près d'un homme de haute stature, une jeune fille épuisée de fatigue, gisait à terre.

En apercevant Nicolas Starkos, l'homme se redressa brusquement. Aussitôt la jeune fille rouvrit les yeux. Mais, dès qu'elle aperçut le capitaine de la *Karysta*, elle se rejeta en arrière.

“ Hadjine ! ” s'écria Nicolas Starkos.

C'était Hadjine Elizundo, que Xaris venait de saisir dans ses bras, comme pour la défendre.

“ Elle ! ” répéta Nicolas Starkos.

Hadjine s'était dégagée de l'étreinte de Xaris et regardait en face l'ancien client de son père.

Ce fut à ce moment que Nicolas Starkos, sans même chercher à savoir comment il pouvait se faire que l'héritière du banquier Elizundo fût ainsi exposée sur le marché d'Arkassa, jeta d'une voix troublée cette nouvelle enchère de trois mille livres.

“ Trois mille livres ! ” avait répété le crieur.

Il était alors un peu plus de quatre heures et demie. Encore vingt-cinq minutes, le coup de canon se ferait entendre, et l'adjudication serait prononcée au profit du dernier enchérisseur.

Mais déjà les courtiers, après avoir conféré ensemble, se disposaient à quitter la place, bien décidés à ne pas pousser plus loin leurs prix. Il semblait donc certain que le capitaine de la *Karysta*, faute de concurrents, allait rester maître du terrain, lorsque l'agent de Smyrne voulut tenter une dernière fois de soutenir la lutte.

“ Trois mille cinq cents livres ! ” cria-t-il.

—Quatre mille ! ” répondit aussitôt Nicolas Starkos.

Skopélo, qui n'avait pas aperçu Hadjine, ne comprenait

rien à cette ardeur immodérée du capitaine. A son compte, la valeur du lot était déjà dépassée, et de beaucoup, par ce prix de quatre mille livres. Aussi se demandait-il ce qui pouvait exciter Nicolas Starkos à se lancer de la sorte dans une mauvaise affaire.

Cependant un long silence avait suivi les derniers mots du crieur. Le courtier de Smyrne lui-même, sur un signe de ses collègues, venait d'abandonner la partie. Qu'elle fût définitivement gagnée par Nicolas Starkos, auquel il ne s'en fallait que de quelques minutes pour avoir gain de cause, cela ne pouvait plus faire de doute.

Xaris l'avait compris. Aussi serrait-il plus étroitement la jeune fille entre ses bras. On ne la lui arracherait qu'après l'avoir tué !

En ce moment, au milieu du profond silence, une voix vibrante se fit entendre, et ces trois mots furent jetés au crieur :

« Cinq mille livres ! »

Nicolas Starkos se retourna.

Un groupe de marins venait d'arriver à l'entrée du batistan. Devant eux se tenait un officier.

« Henry d'Albaret ! s'écria Nicolas Starkos Henry d'Albaret... à Scarpanto ! »

C'était le hasard seul qui venait d'amener le commandant de la *Syphanta* sur la place du marché. Il ignorait même que, ce jour-là, — c'est à dire vingt-quatre heures après son arrivée à Scarpanto, — il y eût une vente d'esclaves dans la capitale de l'île. D'autre part, puisqu'il n'avait point aperçu la sacolève au mouillage, il devait être non moins étonné de trouver Nicolas Starkos à Arkassa que celui-ci l'était de l'y voir.

De son côté, Nicolas Starkos ignorait que la corvette fût commandée par Henry d'Albaret, bien qu'il sût qu'elle avait relâché à Arkassa.

Que l'on juge donc des sentiments qui s'emparèrent de ces deux ennemis, lorsqu'ils se virent en face l'un de l'autre.

Et, si Henry d'Albaret avait jeté cette enchère inattendue, c'est que, parmi les prisonniers du batistan, il venait d'apercevoir Hadjine et Xaris, — Hadjine qui allait retomber au pouvoir de Nicolas Starkos ! Mais Hadjine l'avait entendu, elle l'avait vu, elle se fût précipitée vers lui, si les gardiens ne l'en eussent empêchée.

D'un geste, Henry d'Albaret rassura et contint la jeune fille. Quelle que fût son indignation, lorsqu'il se vit en présence de son odieux rival, il resta maître de lui-même. Oui ! fût-ce au prix de toute sa fortune, s'il le fallait, il saurait arracher à Nicolas Starkos les prisonniers entassés sur le marché d'Arkassa, et avec eux, celle qu'il avait tant cherchée, celle qu'il n'espérait plus revoir.

En tout cas, la lutte serait ardente. En effet, si Nicolas Starkos ne pouvait comprendre comment Hadjine Elizundo se trouvait parmi ces captifs, pour lui, elle n'en était pas moins la riche héritière du banquier de Corfou. Ses millions ne pouvaient avoir disparu avec elle. Ils seraient toujours là pour la racheter à celui dont elle deviendrait l'esclave. Donc, aucun risque à surenchérir. Aussi Nicolas Starkos résolut-il de le faire avec d'autant plus de passion, d'ailleurs, qu'il s'agissait de lutter contre son rival, et son rival préféré !

« Six mille livres ! cria-t-il

« Sept mille ! » répondit le commandant de la *Syphanta*, sans même se retourner vers Nicolas Starkos.

Le cadî ne pouvait que s'applaudir de la tournure que prenaient les choses. En présence de ces deux concurrents, il ne cherchait point à dissimuler la satisfaction qui perçait sous sa gravité ottomane.

Mais, si ce cupide magistrat supputait déjà ce que seraient ses prélèvements, Skopélo, lui, commençait à ne plus pouvoir se maîtriser. Il avait reconnu Henry d'Albaret, puis Hadjine Elizundo. Si, par haine, Nicolas Starkos s'entêtait, l'affaire, qui eût été bonne dans une certaine mesure, deven-

rait très mauvaise, surtout si la jeune fille avait perdu sa fortune comme elle avait perdu sa liberté, — ce qui était possible, d'ailleurs !

Aussi, prenant Nicolas Starkos à part, essayait-il de lui soumettre humblement quelques sages observations. Mais il fut reçu de telle manière qu'il n'osa plus en hasarder de nouvelles. C'était le capitaine de la *Karysta*, maintenant, qui jetait lui-même ses enchères au crieur, et d'une voix insultante pour son rival.

Comme on le pense bien, les courtiers, sentant que la bataille devenait chaude, étaient restés pour en suivre les diverses péripéties. La foule des curieux, devant cette lutte à coups de milliers de livres, manifestait l'intérêt qu'elle y prenait par de bruyantes clameurs. Si, pour la plupart, ils connaissaient le capitaine de la sacolève, aucun d'eux ne connaissait le commandant de la *Syphanta*. On ignorait même ce qu'était venue faire cette corvette, naviguant sous pavillon corfiote, dans les parages de Scarpanto. Mais, depuis le début de la guerre, tant de navires de toutes nations s'étaient employés au transport des esclaves, que tout portait à croire que la *Syphanta* servait à ce genre de commerce. Donc, que les prisonniers fussent achetés par Henry d'Albaret ou par Nicolas Starkos, pour eux ce serait toujours l'esclavage.

En tout cas, avant cinq minutes, cette question allait être absolument décidée.

A la dernière enchère proclamée par le crieur, Nicolas Starkos avait répondu par ces mots :

« Huit mille livres !

« Neuf mille ! » dit Henry d'Albaret.

Nouveau silence. Le commandant de la *Syphanta*, toujours maître de lui, suivait du regard Nicolas Starkos, qui allait et venait rageusement, sans que Skopélo osât l'aborder. Aucune considération, d'ailleurs, n'aurait pu enrayer maintenant la furie des enchères.

« Dix mille livres ! cria Nicolas Starkos.

« Onze mille ! répondit Henry d'Albaret.

« Douze mille ! » répliqua Nicolas Starkos, sans attendre, cette fois.

Le commandant d'Albaret n'avait point immédiatement répondu. Non qu'il hésitât à le faire. Mais il venait de voir Skopélo se précipiter vers Nicolas Starkos pour l'arrêter dans son œuvre de folie, — ce qui, pour un moment, détourna l'attention du capitaine de la *Karysta*.

En même temps, la vieille prisonnière, qui s'était si obstinément cachée jusqu'alors, venait de se redresser, comme si elle avait eu la pensée de montrer son visage à Nicolas Starkos...

A ce moment, au sommet de la citadelle d'Arkassa, une rapide flamme brilla dans une volute de vapeurs blanches ; mais, avant que la détonation ne fût arrivée jusqu'au batistan une nouvelle enchère avait été jetée d'une voix retentissante :

« Treize mille livres ! »

Puis, la détonation se fit entendre, à laquelle succédèrent d'interminables hurrahs.

Nicolas Starkos avait repoussé Skopélo avec une violence qui le fit rouler sur le sol. Maintenant il était trop tard ! Nicolas Starkos n'avait plus le droit de surenchérir ! Hadjine Elizundo venait de lui échapper, et pour jamais sans doute !

« Viens ! » dit-il d'une voix sourde à Skopélo.

Et on eût pu l'entendre murmurer ces mots :

« Ce sera plus sûr et ce sera moins cher ! »

Tous deux montèrent alors dans leur araba et disparurent au tournant de cette route qui se dirigeait vers l'intérieur de l'île.

Déjà Hadjine Elizundo, entraînée par Xaris, avait franchi les barrières du batistan. Déjà elle était dans les bras d'Henry d'Albaret, qui lui disait en la pressant sur son cœur :

« Hadjine!... Hadjine!... Toute ma fortune, je l'aurais sacrifiée pour vous racheter...

—Comme j'ai sacrifié la mienne pour racheter l'honneur de mon nom ! répondit la jeune fille. Oui, Henry !... Hadjine Elizundo est pauvre, maintenant, et maintenant digne de vous !

V

## A BORD DE LA "SYPHANTA"

Le lendemain, 3 septembre, la *Syphanta*, après avoir appareillé vers dix heures du matin, serrait le vent sous petite voile pour sortir des passes du port de Scarpanto.

Les captifs, rachetés par Henry d'Albaret, s'étaient casés, les uns dans l'entrepont, les autres dans la batterie. Bien que la traversée de l'Archipel ne dût exiger que quelques jours, officiers et matelots avaient voulu que ces pauvres gens fussent installés aussi bien que possible.

Dès la veille, le commandant d'Albaret s'était mis en mesure de pouvoir reprendre la mer. Pour le règlement des treize mille livres, il avait donné des garanties dont le cadi s'était montré satisfait. L'embarquement des prisonniers s'était donc opéré sans difficultés, et, avant trois jours, ces malheureux, condamnés aux tortures des bagnes barbaresques, seraient débarqués en quelque port de la Grèce septentrionale, là où ils n'auraient plus rien à craindre pour leur liberté.

Mais cette délivrance, c'était bien à celui qui venait de les arracher aux mains de Nicolas Starkos qu'ils la devaient tout entière ! Aussi, leur reconnaissance se manifesta-t-elle par un acte touchant, dès qu'ils eurent pris pied sur le pont de la corvette.

Parmi eux se trouvait un "pappa," un vieux prêtre de Léondari. Suivi de ses compagnons d'infortune, il s'avança vers la duhette, sur laquelle Hadjine Elizundo et Henry d'Albaret se tenaient avec quelques uns des officiers. Puis, tous s'agenouillèrent, le vieillard à leur tête, et celui-ci, tendant ses mains vers le commandant :

"Henry d'Albaret," dit-il, "soyez béni de tous ceux que vous avez rendus à la liberté !"

—Mes amis, je n'ai fait que mon devoir ! répondit le commandant de la *Syphanta*, profondément ému.

—Oui !... béni de tous... de tous... et de moi, Henry ! ajouta Hadjine en se courbant à son tour.

Henry d'Albaret l'avait vivement relevée, et alors les cris de vive Henry d'Albaret ! vive Hadjine Elizundo ! éclatèrent depuis la duhette jusqu'au gaillard d'avant, depuis les profondeurs de la batterie jusqu'aux basses vergues, sur lesquelles une cinquantaine de matelots s'étaient groupés, en poussant de vigoureux hurrahs.

Une seule prisonnière, — celle qui se cachait la veille dans le batistan, — n'avait point pris part à cette manifestation. En s'embarquant, toute sa préoccupation avait été de passer inaperçue au milieu des captifs. Elle y avait réussi, et personne même ne remarqua plus sa présence à bord, dès qu'elle se fut blottie dans le coin le plus obscur de l'entrepont. Evidemment, elle espérait pouvoir débarquer, sans avoir été vue. Mais pourquoi prenait-elle tant de précautions ? Était-elle donc connue de quelque officier ou matelot de la corvette ? En tout cas, il fallait qu'elle eut de graves raisons pour vouloir garder cet incognito pendant les trois ou quatre jours que devait durer la traversée de l'Archipel.

Cependant, si Henry d'Albaret méritait la reconnaissance des passagers de la corvette, que méritait donc Hadjine pour ce qu'elle avait fait depuis son départ de Corfou ?

"Henry," avait-elle dit la veille, Hadjine Elizundo est pauvre, maintenant, et maintenant digne de vous !"

Pauvre, elle l'était en effet ! Digne du jeune officier ?... On va pouvoir en juger.

Et si Henry d'Albaret aimait Hadjine, lorsque de si graves événements les avaient séparés l'un de l'autre, combien cet amour dut grandir encore, quand il connut ce qu'avait été toute la vie de la jeune fille pendant cette longue année de séparation !

Cette fortune que lui avait laissée son père, dès qu'elle sut

d'où elle provenait, Hadjine Elizundo prit la résolution de la consacrer entièrement au rachat de ces prisonniers, dont le trafic constituait la plus grande part. De ces vingt millions, odieusement acquis, elle ne voulut rien garder. Ce projet, elle ne le fit connaître qu'à Xaris. Xaris l'approuva, et toutes les valeurs de la maison de banque furent rapidement réalisées.

Henry d'Albaret reçut la lettre par laquelle la jeune fille lui demandait pardon et lui disait adieu. Puis, en compagnie de son brave et dévoué Xaris, Hadjine quitta secrètement Corfou pour se rendre dans le Péloponnèse.

A cette époque, les soldats d'Ibrahim faisaient encore une guerre féroce aux populations du centre de la Morée, tant éprouvées déjà et depuis si longtemps. Les malheureux qu'on ne massacrait pas étaient envoyés dans les principaux ports de la Messénie, à Patras ou à Navarin. De là, des navires, les uns frétés par le gouvernement turc, les autres fournis par les pirates de l'Archipel, les transportaient par milliers soit à Scarpanto, soit à Smyrne, où les marchés d'esclaves se tenaient en permanence.

Pendant les deux mois qui suivirent leur disparition, Hadjine Elizundo et Xaris, ne reculant jamais devant aucun prix, parvinrent à racheter plusieurs centaines de prisonniers, de ceux qui n'avaient pas encore quitté la côte messénienne. Puis, ils employèrent tous leurs soins à les mettre en sûreté, les uns dans les îles Ioniennes, les autres dans les portions libres de la Grèce du Nord.

Cela fait, tous deux se rendirent en Asie Mineure, à Smyrne, où le commerce des esclaves se faisait sur une échelle considérable. Là, par convois nombreux, arrivaient des quantités de ces prisonniers grecs, dont Hadjine Elizundo voulait surtout obtenir la délivrance. Telles furent alors ses offres, — si supérieures à celles des courtiers de la Barbarie ou du littoral asiatique, — que les autorités ottomanes trouvèrent grand profit à traiter et traitèrent avec elle. Que sa généreuse passion fût exploitée par ces agents, on le croira sans peine ; mais, là, plusieurs milliers de captifs lui dûrent d'échapper aux bagnes des beys africains.

Cependant, il y avait plus à faire encore, et c'est à ce moment que la pensée vint à Hadjine de marcher par deux voies différentes au but qu'elle voulait atteindre.

En effet, il ne suffisait pas de racheter les captifs mis en vente sur les marchés publics, ou d'aller délivrer à prix d'or les esclaves au milieu de leurs bagnes. Il fallait aussi anéantir ces pirates qui capturaient les navires dans tous les parages de l'Archipel.

Or, Hadjine Elizundo se trouvait, à Smyrne, quand elle apprit ce qu'était devenue la *Syphanta*, après les premiers mois de sa croisière. Elle n'ignorait pas que c'était au compte d'armateurs corfiotes qu'avait été armée cette corvette et pour quelle destination. Elle savait que le début de la campagne avait été heureux ; mais, à cette époque, la nouvelle arriva que la *Syphanta* venait de perdre son commandant, plusieurs officiers et une partie de son équipage dans un combat contre une flottille de pirates, commandée, disait-on, par Sacratif en personne.

Hadjine Elizundo se mit aussitôt en rapport avec l'agent qui représentait, à Corfou, les intérêts des armateurs de la *Syphanta*. Elle leur en fit offrir un tel prix que ceux-ci se décidèrent à la vendre. La corvette fut donc achetée sous le nom d'un banquier de Raguse, mais elle appartenait bien à l'héritière d'Elizundo, qui ne faisait qu'imiter les Bobolina, les Modéna, les Zacharias et autres vaillantes patriotes, dont les navires, armés à leurs frais au début de la guerre de l'Indépendance, furent tant de mal aux escadres de la marine ottomane.

Mais en agissant ainsi, Hadjine avait eu la pensée d'offrir le commandement de la *Syphanta* au capitaine Henry d'Albaret. Un homme à elle, un neveu de Xaris, marin d'origine grecque comme son oncle, avait secrètement suivi le jeune officier, aussi bien à Corfou, quand il fit tant d'inutiles recherches pour retrouver la jeune fille, qu'à Scio, lorsqu'il alla y rejoindre le colonel Fabvier.

Par ses ordres, cet homme s'embarqua comme matelot sur la corvette, au moment où elle reformait son équipage, après le combat de Lemnos. Ce fut lui qui fit parvenir à Henry d'Albaret les deux lettres écrites de la main de Xaris : la première, à Scio, où on lui marquait qu'il y avait une place à prendre dans l'état-major de la *Syphanta* ; la seconde, qu'il déposa sur la table du carré, alors qu'il était de faction, et par laquelle rendez-vous était donné à la corvette pour les premiers jours de septembre sur les parages de Scarpanto.

C'était là, en effet, qu'Hadjine Elizundo comptait se trouver à cette époque, après avoir terminé sa campagne de dévouement et de charité. Elle voulait que la *Syphanta* servît à rapatrier le dernier convoi de prisonniers, rachetés avec les restes de sa fortune.

Mais, pendant les six mois qui allaient suivre, que de fatigues à supporter, que de dangers à courir !

Ce fut au centre même de la Barbarie, dans ces ports infestés de pirates, sur ce littoral africain, dont les pires bandits furent les maîtres jusqu'à la conquête d'Alger, que la courageuse jeune fille, accompagnée de Xaris, n'hésita pas à se rendre pour accomplir sa mission. A cela, elle risquait sa vertu, elle risquait sa vie, elle bravait tous les dangers auxquels l'exposait sa beauté et sa jeunesse.

Rien ne l'arrêta. Elle partit.

On la vit alors, comme une religieuse de la Merci, paraître à Tripoli, à Alger, à Tunis, et jusque sur les plus infimes marchés de la côte barbaresque. Partout où des prisonniers grecs avaient été vendus, elles les rachetait avec grand bénéfice pour leurs maîtres. Partout où des traitants mettaient à l'encan ces troupeaux d'êtres humains, elle se présentait, l'argent à la main. C'est alors qu'elle put observer dans toute son horreur le spectacle de ces misères de l'esclavage, en un pays où les passions ne sont retenues par aucun frein.

Alger était encore à la discrétion d'une milice, composée de musulmans et de renégats, rebut des trois continents qui forment le littoral de la Méditerranée, ne vivant que de la vente des prisonniers faits par les pirates et de leur rachat par les chrétiens. Au dix-septième siècle, la terre africaine comptait déjà près de quarante mille esclaves des deux sexes, enlevés à la France, à l'Italie, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Flandre, à la Hollande, à la Grèce, à la Hongrie, à la Russie, à la Pologne, à l'Espagne, dans toutes les mers de l'Europe.

A Alger, au fond des bagnes du Pacha, d'Ali-Mami, des Koulongdis et de Sidi-Hassan, à Tunis, dans ceux de Youssif-Dey, de Galere-Patrone et de Cicala, dans celui de Tripoli, Hadjine Elizundo rechercha plus particulièrement ceux dont la guerre hellénique avait fait des esclaves. Comme si elle eût été protégée par quelque talisman, elle passa au milieu de tous ces dangers, soulageant toutes ces misères. A ces mille périls que la nature des choses créait autour d'elle, elle échappa comme par miracle ! Pendant six mois, à bord des légers bâtiments caboteurs de la côte, elle visita les points les plus reculés du littoral—depuis la régence de Tripoli, jusqu'aux dernières limites du Maroc,—jusqu'à Tétuan, qui fut autrefois une république de pirates, régulièrement organisée,—jusqu'à Tanger, dont la baie servait de lieu d'hivernage à ces forbans,—jusqu'à Salé, sur la côte occidentale de l'Afrique, où les malheureux captifs vivaient dans des caveaux creusés à douze ou quinze pieds sous terre.

Enfin, sa mission terminée, n'ayant plus rien des millions laissés par son père, Hadjine Elizundo songea à revenir en Europe avec Xaris. Elle s'embarqua à bord d'un navire grec, sur lequel prirent passage les derniers prisonniers, rachetés par elle, et qui fit voile pour Scarpanto. C'était là qu'elle comptait retrouver Henry d'Albaret. C'était de là qu'elle avait résolu de revenir en Grèce sur la *Syphanta*. Mais, trois jours après avoir quitté Tunis, le navire qui la portait fut capturé par un bâtiment turc, et elle était conduite à Arkassa pour y être vendue comme esclave avec ceux qu'elle venait de délivrer !....

En somme, de cette œuvre entreprise par Hadjine Elizundo, le résultat avait été celui-ci : plusieurs milliers de prisonniers, rachetés avec l'argent même qui avait été gagné à les vendre. La jeune fille, maintenant ruinée, venait de réparer, dans la mesure de ce qui était possible, tout le mal fait par son père.

Voilà ce qu'apprit Henry d'Albaret. Oui ! Hadjine, pauvre, était maintenant digne de lui, et, pour l'arracher aux mains de Nicolas Starkos, il se fût fait aussi pauvre qu'elle !

Cependant, dès le lendemain, la *Syphanta* avait eu connaissance de la terre de Crète au lever du jour. Elle manoeuvra alors de manière à s'élever vers le nord-ouest de l'Archipel. L'intention du commandant d'Albaret était de rallier la côte orientale de la Grèce à la hauteur de l'île d'Eubée. Là, soit à Négrepont, soit à Egine, les prisonniers pourraient débarquer en lieu sûr, à l'abri des Turcs, maintenant refoulés au fond du Péloponnèse. Du reste, à cette date, il n'y avait plus un seul des soldats d'Ibrahim dans la péninsule hellénique.

Tous ces pauvres gens, on ne peut mieux traités à bord de la *Syphanta*, se remettaient déjà des effroyables souffrances qu'ils avaient endurées. Pendant le jour, on les voyait groupés sur le pont, où ils respiraient cette saine brise de l'Archipel, les enfants, les mères, les époux que menaçait une éternelle séparation, désormais réunis pour ne plus se quitter. Ils savaient, aussi, tout ce qu'avait fait Hadjine Elizundo, et, quand elle passait, appuyée au bras d'Henry d'Albaret, c'étaient de toutes parts des marques de reconnaissance, témoignées par les actes les plus touchants.

Vers les premières heures du matin, le 4 septembre, la *Syphanta* perdit de vue les sommets de la Crète ; mais, la brise ayant commencé à mollir, elle ne gagna que très peu dans cette journée, bien qu'elle portât toute sa voilure. En somme, vingt-quatre heures, quarante-huit heures de plus, ce ne serait jamais un retard dont il fallût se préoccuper. La mer était belle, le ciel superbe. Rien n'indiquait une prochaine modification du temps, il n'y avait qu'à "laisser courir," comme disent les marins, et la course se terminerait quand il plairait à Dieu.

Cette paisible navigation ne pouvait être que très favorable aux causeries du bord. Peu de manoeuvres à faire, d'ailleurs. Une simple surveillance des officiers de quart et des gabiers de l'avant, pour signaler les terres en vue ou les navires au large.

Hadjine et Henry d'Albaret allaient alors s'asseoir à l'arrière sur un banc de la dunette qui leur était réservé. Là, le plus souvent, ils parlaient non plus du passé, mais de cet avenir, dont ils se sentaient maîtres maintenant. Ils faisaient des projets d'une réalisation prochaine, sans oublier de les soumettre au brave Xaris, qui était bien de la famille. Le mariage devait être célébré aussitôt leur arrivée sur la terre de Grèce. Cela était convenu. Les affaires d'Hadjine Elizundo n'entraîneraient plus ni difficultés ni retards. Une année, employée à sa charitable mission, avait simplifié tout cela ! Puis, le mariage fait, Henry d'Albaret céderait au capitaine Todros le commandement de la corvette, et il conduirait sa jeune femme en France, d'où il comptait la ramener ensuite sur sa terre natale.

Or, précisément, ce soir-là, ils s'entretenaient de toutes ces choses. A peine le léger souffle de la brise suffisait-il à gonfler les hautes voiles de la *Syphanta*. Un merveilleux coucher de soleil venait d'illuminer l'horizon, dont quelques traits d'or vert surmontaient encore le périmètre légèrement embrumé dans l'ouest. A l'opposé scintillaient les premières étoiles du levant. La mer tremblotait sous l'ondulation de ses paillettes phosphorescentes. La nuit promettait d'être magnifique.

Henry d'Albaret et Hadjine se laissaient aller au charme de cette soirée délicieuse. Ils regardaient le sillage, à peine dessiné par quelques blanches guipures que la corvette laissait à l'arrière. Le silence n'était troublé que par les battements

de la brigantine, dont les plis bruissaient doucement. Ni lui ni elle ne voyaient plus rien de ce qui n'était pas eux-mêmes et en eux. Et, s'ils furent enfin rappelés au sentiment du réel, c'est qu'Henry d'Albaret s'entendit appeler avec une certaine insistance.

Xaris était devant lui.

— Mon commandant ?.... dit Xaris pour la troisième fois.

— Que voulez-vous, mon ami ? répondit Henry d'Albaret, auquel il sembla que Xaris hésitait à parler.

— Que veux-tu, mon bon Xaris ? demanda Hadjine.

— J'ai une chose à vous dire, mon commandant.

— Laquelle ?

— Voici de quoi il s'agit. Les passagers de la corvette... ces braves gens que vous ramenez dans leur pays... ont eu une idée, et ils m'ont chargé de vous la communiquer.

— Eh bien, je vous écoute, Xaris.

— Voilà, mon commandant. Ils savent que vous devez vous marier avec Hadjine...

— Sans doute, répondit Henry d'Albaret en souriant. Cela n'est un mystère pour personne !

— Eh bien, ces braves gens seraient très heureux d'être les témoins de votre mariage !

— Et ils le seront, Xaris, ils le seront, et jamais fiancée n'aurait un pareil cortège, si l'on pouvait réunir autour d'elle tous ceux qu'elle a arrachés à l'esclavage !

— Henry !... dit la jeune fille en voulant l'interrompre.

— Mon commandant a raison, répondit Xaris. En tout cas, les passagers de la corvette seront là, et...

— A notre arrivée sur la terre de Grèce, reprit Henry d'Albaret, je les convierai tous à la cérémonie de notre mariage !

— Bien, mon commandant, répondit Xaris. Mais, après avoir eu cette idée-là, ces braves gens en ont eu une seconde !

— Aussi bonne ?

— Meilleure. C'est de vous demander que le mariage se fasse à bord de la *Syphanta* ! N'est-ce pas comme un morceau de leur pays, cette brave corvette qui les ramène en Grèce ?

— Soit, Xaris, répondit Henry d'Albaret. — Vous y consentez, ma chère Hadjine ?

— Hadjine, pour toute réponse, lui tendit la main.

— Bien répondu, dit Xaris.

— Vous pouvez annoncer aux passagers de la *Syphanta*, ajouta Henry d'Albaret, qu'il sera fait comme ils le désirent.

— C'est entendu, mon commandant. Mais... ajouta Xaris, en hésitant un peu, c'est que ce n'est pas tout !

— Parle donc, Xaris, dit la jeune fille.

— Voici. Ces braves gens, après avoir eu une idée bonne, puis une meilleure, en ont eu une troisième qu'ils regardent comme excellente !

— Vraiment, une troisième ! répondit Henry d'Albaret. Et quelle est cette troisième idée ?

— C'est que non seulement le mariage soit célébré à bord de la corvette, mais aussi qu'il se fasse en pleine mer... dès demain ! Il y a parmi eux un vieux prêtre...

Soudain, Xaris fut interrompue par la voix du gabier qui était en vigie dans les barres de misaine :

— " Navires au vent ! "

Aussitôt Henry d'Albaret se leva et rejoignit le capitaine Todros, qui regardait déjà dans la direction indiquée.

Une flottille, composée d'une douzaine de bâtiments de divers tonnages, se montrait à moins de six milles dans l'est. Mais, si la *Syphanta*, en calminée alors, était absolument immobile, cette flottille, poussée par les derniers souffles d'une brise qui n'arrivait pas jusque'à la corvette, devait nécessairement finir par l'atteindre.

Henry d'Albaret avait pris une longue-vue, et il observait attentivement la marche de ces navires.

— Capitaine Todros, dit-il en se retournant vers le second,

cette flottille est encore trop éloignée pour qu'il soit possible de reconnaître ses intentions ni quelle est sa force.

— En effet, mon commandant, répondit le second, et, avec cette nuit sans lune qui va devenir très obscure, nous ne pourrions nous prononcer ! Il faut donc attendre à demain.

— Oui, il le faut, dit Henry d'Albaret, mais comme ces parages ne sont pas sûrs, donnez l'ordre de veiller avec le plus grand soin. Que l'on prenne aussi toutes les précautions indispensables pour le cas où ces navires se rapprocheraient de la *Syphanta*.

Le capitaine Todros prit des mesures en conséquence, mesures qui furent aussitôt exécutées. Une active surveillance fut établie à bord de la corvette et devait être continuée jusqu'au jour.

Il va sans dire qu'en présence des éventualités qui pouvaient survenir, on remit à plus tard la décision relative à cette célébration du mariage, qui avait motivé la démarche de Xaris. Hadjine, sur la prière d'Henry d'Albaret, avait dû regagner sa cabine.

Pendant toute cette nuit, on dormit peu à bord. La présence de la flottille signalée au large était de nature à inquiéter. Tant que cela fut possible, on avait observé ses mouvements. Mais un brouillard assez épais se leva vers neuf heures, et l'on ne tarda pas à la perdre de vue.

Le lendemain, quelques vapeurs masquaient encore l'horizon dans l'est au lever du soleil. Comme le vent faisait absolument défaut, ces vapeurs ne se dissipèrent pas avant dix heures du matin. Cependant rien de suspect n'avait apparu à travers ces brumes. Mais, lorsqu'elles s'évanouirent, toute la flottille se montra à moins de quatre milles. Elle avait donc gagné deux milles, depuis la veille, dans la direction de la *Syphanta*, et, si elle ne s'était pas rapprochée davantage, c'est que le brouillard l'avait empêchée de manœuvrer. Il y avait là une douzaine de navires qui marchaient de conserve sous l'impulsion de leurs longs avirons de galère. La corvette, sur laquelle ces engins n'auraient eu aucune action, en raison de sa grandeur, restait toujours immobile à la même place. Elle était donc réduite à attendre, sans pouvoir faire un seul mouvement.

Et pourtant, il n'était pas possible de se méprendre aux intentions de cette flottille.

— Voilà un ramassis de navires singulièrement suspect ! dit le capitaine Todros.

— D'autant plus suspects, répondit Henry d'Albaret, que je reconnais parmi eux le brick auquel nous avons donné inutilement la chasse dans les eaux de la Crète !

Le commandant de la *Syphanta* ne se trompait pas. Le brick, qui avait si étrangement disparu au delà de la pointe de Scarpanto, était en tête. Il manœuvrait de manière à ne pas se séparer des autres bâtiments, placés sous ses ordres.

Cependant quelques souffles s'étaient levés dans l'est. Ils favorisaient encore la marche de la flottille ; mais ces risées, qui verdissaient légèrement la mer en courant à sa surface, venaient expirer à une ou deux encablures de la corvette.

Soudain, Henry d'Albaret rejeta la longue-vue qui n'avait pas quitté ses yeux :

— " Branle-bas de combat ! " cria-t-il.

Il venait de voir un long jet de vapeur blanche fuser à l'avant du brick, pendant qu'un pavillon montait à sa corne, au moment où la détonation d'une bouche à feu arrivait à la corvette.

Ce pavillon était noir, et un S rouge-feu s'écartelait en travers de son étamine.

C'était le pavillon du pirate Sacratif.

## VI

## SACRATIF

Cette flottille, composée de douze bâtiments, était sortie la veille des repaires de Scarpanto. Soit en attaquant la corvette de front, soit en l'entourant, venait-elle donc lui offrir le combat dans des conditions très inégales pour elle ? Cela n'était que trop certain. Mais ce combat, faute de vent, il

fallait bien l'accepter. D'ailleurs, eût-il eu la possibilité d'éviter la lutte, Henry d'Albaret s'y fût refusé. Le pavillon de la *Syphanta* ne pouvait, sans déshonneur, fuir devant le pavillon des pirates de l'Archipel.

Sur ces douze navires, on comptait quatre bricks, portant de seize à dix-huit canons. Les huit autres bâtiments, d'un tonnage inférieur, mais pourvus d'une artillerie légère, étaient de grandes saïques à deux mâts, des senaux à mâture droite, des felouques et des sacolèves armées en guerre. D'après ce qu'en pouvaient juger les officiers de la corvette, c'étaient plus de cent bouches à feu, auxquelles ils auraient à répondre avec vingt-deux canons et six caronades. C'étaient sept ou huit cents hommes que les deux cent cinquante matelots de leur équipage auraient à combattre. Lutte inégale, à coup sûr. Toutefois, la supériorité de l'artillerie de la *Syphanta* pouvait lui donner quelque chance de succès, mais à la condition qu'elle ne se laissât pas approcher de trop près. Il fallait donc tenir cette flottille à distance, en désamarrant peu à peu ses navires par des bordées envoyées avec précision. En un mot, il s'agissait de tout faire pour éviter un abordage, c'est-à-dire un combat corps à corps. Dans ce dernier cas, le nombre eût fini par l'emporter, car ce facteur a plus d'importance encore sur mer que sur terre, puisque, la retraite étant impossible, tout se résume à ceci : sauter ou se rendre.

Une heure après que le brouillard se fut dissipé, la flottille avait sensiblement gagné sur la corvette, aussi immobile que si elle eût été au mouillage au milieu d'une rade.

Cependant Henry d'Albaret ne cessait d'observer la marche et la manœuvre des pirates. Le branle-bas avait été fait rapidement à son bord. Tous, officiers et matelots, étaient à leur poste de combat. Ceux des passagers qui étaient valides avaient demandé à se battre dans les rangs de l'équipage, et on leur avait donné des armes. Un silence absolu régnait dans la batterie et sur le pont. A peine était-il interrompu par les quelques mots que le commandant échangeait avec le capitaine Todros.

— Nous ne nous laisserons pas aborder, lui disait-il. Attendez que les premiers bâtiments soient à bonne portée, et nous ferons feu de nos canons de tribord.

— Tirons-nous à couler ou à démâter ? demanda le second.

— A couler, » répondit Henry d'Albaret.

C'était le meilleur parti à prendre pour combattre ces pirates si terribles à l'abordage, et particulièrement ce Sacratif, qui venait de hisser impudemment son pavillon noir. Et s'il l'avait fait, c'est qu'il comptait sans doute, que pas un seul homme de la corvette ne survivrait, qui se pourrait vanter de l'avoir vu face à face.

Vers une heure après midi, la flottille ne se trouvait plus qu'à un mille au vent. Elle continuait de s'approcher à l'aide de ses avirons. La *Syphanta*, le cap au nord-ouest, ne se maintenait pas sans peine à cette aire du compas. Les pirates marchaient sur elle en ligne de bataille, — deux des bricks au milieu de la ligne et les deux autres à chaque extrémité. Ils manœuvraient de manière à tourner la corvette par l'avant et par l'arrière, afin de l'envelopper dans une circonférence dont le rayon diminuerait peu à peu. Leur but était évidemment de l'écraser d'abord sous des feux convergents, puis de l'enlever à l'abordage.

Henry d'Albaret avait bien compris cette manœuvre, si périlleuse pour lui, et il ne pouvait l'empêcher, puisqu'il était condamné à l'immobilité. Mais peut-être parviendrait-il à briser cette ligne à coups de canon, avant qu'elle ne l'eût enveloppé de toutes parts. Déjà même, les officiers se demandaient pourquoi leur commandant, de cette voix ferme et calme qu'on lui connaissait, n'envoyait pas l'ordre d'ouvrir le feu.

Non ! Henry d'Albaret entendait ne frapper qu'à coup sûr et il voulait se laisser approcher à bonne portée.

Dix minutes s'écoulèrent encore. Tous attendaient, les pointeurs l'œil à la culasse de leurs canons, les officiers de

batterie prêts à transmettre les ordres du commandant, les matelots du pont jetant un regard par dessus les pavois. Les premières bordées ne viendraient-elles pas de l'ennemi, maintenant que la distance lui permettait de le faire utilement ?

Henry d'Albaret se taisait toujours. Il regardait la ligne qui commençait à se courber à ses deux extrémités. Les bricks du centre, — et l'un d'eux était celui qui avait hissé le pavillon noir de Sacratif — se trouvaient alors à moins d'un mille.

Mais, si le commandant de la *Syphanta* ne se pressait pas de commencer le feu, il ne semblait point que le chef de la flottille fût plus pressé que lui de le faire. Peut-être même prétendait-il accoster la corvette, sans même avoir tiré un seul coup de canon, afin de lancer quelques centaines de ces pirates à l'abordage.

Enfin Henry d'Albaret pensa qu'il ne devait plus attendre plus longtemps. Une dernière risée, qui vint jusqu'à la corvette, lui permit d'arriver d'un quart. Après avoir rectifié sa position, de manière à bien avoir les deux bricks par le travers, à moins d'un demi-mille :

« Attention sur le pont et dans la batterie ! » cria-t-il.

Un léger bruissement se fit entendre à bord, et fut suivi d'un silence absolu.

« A couler ! » dit Henry d'Albaret.

L'ordre fut aussitôt répété par les officiers, et les pointeurs de la batterie visèrent soigneusement la coque de deux bricks, tandis que ceux du pont visaient la mâture.

« Feu ! » cria le commandant d'Albaret.

La bordée de tribord éclata. Du pont et de la batterie de la corvette, onze canons et trois caronades vomirent leurs projectiles, et entre autres, plusieurs paires de ces boulets ramés, qui sont disposés pour obtenir un démâtage à moyenne distance.

Dès que les vapeurs de la poudre, repoussées en arrière, eurent démasqué l'horizon, l'effet produit par cette décharge sur les deux bâtiments, put être immédiatement constaté. Il n'était pas complet, mais ne laissait pas d'être important.

Un des deux bricks, qui occupaient le centre de la ligne, avait été atteint au-dessus de la flottaison. En outre, plusieurs de ses haubans et galhaubans ayant été coupés, son mât de misaine, entamé à quelques pieds au dessus du pont, venait de tomber en avant, brisant du même coup la flèche du grand mât. Dans ces conditions, ce brick allait perdre quelque temps à réparer ces avaries ; mais il pouvait toujours porter sur la corvette. Le danger qu'elle courait d'être cernée, n'était donc pas atténué par ce début du combat.

En effet, les deux autres bricks, placés à l'extrémité de l'aile droite et de l'aile gauche, étaient maintenant arrivés à la hauteur de la *Syphanta*. De là, commençaient à se rabattre sur elle en dépendant ; mais ils ne le firent pas sans l'avoir saluée d'une bordée d'enfilade qu'il lui était impossible d'éviter.

Il y eut là un double coup malheureux. Le mât d'artimon de la corvette fut coupé à la hauteur des jottreaux. Tout le phare de l'arrière s'abattit en pagale, par bonheur, sans rien entraîner du gréement du grand mât. En même temps les drômes et une embarcation étaient fracassées. Ce qu'il y eut de plus regrettable, ce fut la mort d'un officier et de deux matelots, tués sur le coup, sans compter trois ou quatre autres, grièvement blessés, que l'on transporta dans le faux pont.

Aussitôt Henry d'Albaret donna des ordres pour que le déblaiement de la dunette se fit sans retard. Agrès, voiles, débris de vergues, espars furent enlevés en quelques minutes. La place redevint libre et praticable. C'est qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Le combat d'artillerie allait recommencer avec plus de violence. La corvette prise entre deux feux, serait obligée à résister des deux bords.

A ce moment, une nouvelle bordée fut envoyée par la *Syphanta*, et si bien pointée cette fois, que deux bâtiments de la flottille, — un des senaux et une saïque, — atteint en plein bois au-dessous de la ligne de flottaison, coulèrent en quelques instants. Les équipages n'eurent que le temps de se jeter dans les embarcations, afin de regagner les deux bricks du centre, où ils furent aussitôt recueillis.

“Hurrah! Hurrah!”

Ce fut le cri des matelots de la corvette, après ce coup double qui faisait honneur à ses chefs de pièce.

“Deux de coulés! dit le capitaine Todros.

—Oui, répondit Henry d'Albaret, mais les coquins, qui les montaient ont pu débarquer à bord des bricks, et je redoute toujours un abordage qui leur donnerait l'avantage du nombre!”

Pendant un quart d'heure encore, le canonade continua de part et d'autre. Les navires pirates, aussi bien que la corvette disparaissaient au milieu des vapeurs blanches de la poudre, et il fallait attendre qu'elles se fussent dissipées pour reconnaître le mal que l'on s'était fait réciproquement. Par malheur, ce mal n'était que trop sensible à bord de la *Syphanta*. Plusieurs matelots avaient été tués; d'autres en plus grand nombre étaient grièvement blessés. Un officier français frappé en pleine poitrine, venait de tomber, au moment où le commandant lui donnait ses ordres.

Les morts et les blessés furent aussitôt descendus dans le faux-pont. Déjà le chirurgien et ses aides ne pouvaient suffire aux pansements et aux opérations, que nécessitait l'état de ceux qui avaient été frappés directement par les projectiles, ou indirectement par les éclats de bois sur le pont et dans la batterie. Si la mousqueterie n'avait pas encore parlé entre ces bâtiments qui se tenaient toujours à demi-portée de canon, s'il n'y avait ni balle, ni biscaien à extraire, les blessures n'en étaient pas moins graves en même temps que plus horribles.

En cette occasion, les femmes qui avaient été confinées dans la cale, ne faillirent point à leur devoir. Hadjine Elizundo leur donna l'exemple. Toutes s'empressèrent à donner leurs soins aux blessés, les encourageant, les réconfortant.

Ce fut alors que la vieille prisonnière de Scarpanto quitta son obscure retraite. La vue du sang n'était pas pour l'effrayer, et, sans doute, les hasards de sa vie l'avaient conduite sur plus d'un champ de bataille. A la lueur des lampes du faux-pont, elle se pencha au chevet des cadres où reposaient les blessés, elle prêta la main aux opérations les plus douloureuses, et, lorsqu'une nouvelle bordée faisait trembler la corvette jusque dans ses carlingues, pas un mouvement de ses yeux n'indiquait que ces effroyables détonations l'eussent fait tressaillir.

Cependant, l'heure approchait où l'équipage de la *Syphanta* allait être obligé de lutter à l'arme blanche contre les pirates. Leur ligne s'était refermée, leur cercle se rétrécissait. La corvette devenait le point de mire de tous ces feux convergents.

Mais elle se défendait bien pour l'honneur du pavillon qui battait toujours à sa corne. Son artillerie faisait de grands rayages à bord de la flottille, Deux autres bâtiments, une saïque et une felouque, furent encore détruits. L'une coula. L'autre, percée de boulets rouges ne tarda pas à disparaître au milieu des flammes.

Toutefois, l'abordage était inévitable. La *Syphanta* n'eût pu l'éviter qu'en forçant la ligne qui l'entourait. Faute de vent, elle ne le pouvait pas, tandis que les pirates, mus par leurs avirons de galère, s'approchait en resserrant leur cercle.

Le brick au pavillon noir n'était plus qu'à une portée de pistolet, quand il lâcha toute sa bordée. Un boulet vint frapper les ferrures de l'étambot à l'arrière de la corvette et la démonta de son gouvernail.

Henry d'Albaret se prépara donc à recevoir l'assaut des pirates et fit hisser ses filets de casse-tête et d'abordage. Maintenant, c'était la mousqueterie qui éclatait de part et d'autre. Pierriers et espingoles, mousquets et pistolets, faisaient pleuvoir une grêle de balles sur le pont de la *Syphanta*. Biendes hommes tombèrent encore, presque tous frappés mortellement. Vingt fois Henry d'Albaret faillit être atteint; mais, immobile et calme, sur son banc de quart, il donnait ses ordres avec le même sang-froid que s'il eut commandé une salve d'honneur dans une revue d'escadre.

En ce moment, à travers les déchirures de la fumée, les équipages ennemis pouvaient se voir face à face. On enten-

dit les horribles imprécations des bandits. A bord du brick au pavillon noir, Henry d'Albaret cherchait en vain à apercevoir ce Sacratif, dont le nom seul était une épouvante dans tout l'Archipel.

Ce fut alors que, par tribord et par babord, ce brick et un de ceux qui avaient refermé la ligne, soutenus un peu en arrière par les autres bâtiments, vinrent élonger la corvette, dont les prescintes gémirent à cette pression. Les grappins, lancés à propos, s'accrochèrent aux gréements et lièrent les trois navires. Leurs canons durent se taire; mais, comme les sabords de la *Syphanta* étaient autant de brèches ouvertes aux pirates, les servants restèrent à leur poste pour les défendre à coup de haches, de pistolets et de piques. Tel était l'ordre du commandant,—ordre qui fut envoyé dans la batterie, au moment où les deux bricks venaient de l'accoster.

Soudain, un cri éclata de toutes parts, et avec une telle violence qu'il domina un instant les fracas de la mousqueterie.

“A l'abordage! A l'abordage!”

Ce combat, corps à corps, devint alors effroyable. Ni les décharges d'espingoles, de pierriers et de fusils, ni les coups de haches et de piques, ne purent empêcher ces enragés, ivres de fureur, avides de sang, de prendre pied sur la corvette. De leurs hunes, ils faisaient un feu plongeant de grenades, qui rendait intenable le pont de la *Syphanta*, bien qu'elle aussi leur répondit de ses hunes par la main de ses gabiers. Henry d'Albaret se vit assailli de tous côtés. Ses bastingages, bien qu'ils fussent plus élevés que ceux des bricks, furent emportés d'assaut. Les forbans passaient de vergues en vergues, et, trouant les filets de casse-tête, se laissaient affoler sur le pont. Qu'importait que quelques-uns fussent tués avant de l'atteindre! Leur nombre était tel qu'il n'y paraissait pas.

L'équipage de la corvette, réduit maintenant à moins de deux cents hommes valides, avait à se battre contre plus de six cents.

En effet, les deux bricks, servaient incessamment de passage à de nouveaux assaillants, amenés par les embarcations de la flottille. C'était une masse à laquelle il était presque impossible de résister. Le sang ne tarda pas à couler à flots sur le pont de la *Syphanta*. Les blessés, dans les convulsions de l'agonie, se redressaient encore pour donner un dernier coup de pistolet ou de poignard. Tout était confusion au milieu de la fumée. Mais le pavillon corfiote ne s'abaisserait pas tant qu'il resterait un homme pour le défendre!

Au plus fort de cette horrible mêlée, Xarisse battait comme un lion. Il n'avait pas quitté la dunette. Vingt fois, sa hache, retenue par l'estrope à son vigoureux poignet, en s'abattant sur la tête d'un pirate, sauva de la mort Henry d'Albaret.

Celui-ci, cependant, au milieu de ce trouble, ne pouvant rien contre le nombre, restait toujours maître de lui. A quoi songeait-il? A se rendre? Non. Un officier français ne se rend pas à des pirates. Mais alors, que ferait-il? Imiterait-il cet héroïque Bisson, qui, dix mois auparavant, dans des conditions semblables; s'était fait sauter pour ne pas tomber entre les mains des Turcs? Anéantirait-il, avec la corvette, les deux bricks accrochés à ses flancs? Mais c'était envelopper dans la même destruction les blessés de la *Syphanta*, les prisonniers arrachés à Nicolas Starkos, ces femmes, ces enfants...! C'était Hadjine sacrifiée!.. Et ceux qu'épargnerait l'explosion, si Sacratif leur laissait la vie, comment échapperaient-ils, cette fois, aux horreurs de l'esclavage?

“Prenez garde, mon commandant!” s'écria Xaris, qui venait de se jeter au devant de lui.

Une seconde de plus, Henry d'Albaret était frappé à mort. Mais Xaris saisit de ses deux mains le pirate qui allait le frapper, et il le précipita dans la mer. Trois fois, d'autres voulurent arriver jusqu'à Henry d'Albaret; trois fois, Xaris les étendit à ses pieds.

Cependant, le pont de la corvette était alors entièrement envahi par la masse des assaillants. A peine, quelques détonations se faisaient-elles entendre. On se battait surtout à l'arme blanche, et les cris dominaient les fracas de la poudre.

Les pirates, déjà maîtres du gaillard d'avant, avaient fini par emporter tout l'espace jusqu'au pied du grand mât. Peu à peu, ils repoussaient l'équipage vers la dunette. Ils étaient dix contre un,—au moins. Comment la résistance eût-elle été possible? Le commandant d'Albaret, s'il eût alors voulu faire sauter sa corvette, n'aurait pas même pu mettre son projet à exécution. Les assaillants occupaient l'entrée des écoutilles et des panneaux qui donnaient accès à l'intérieur. Ils s'étaient répandus dans la batterie et dans l'entrepont, où la lutte continuait avec le même acharnement. Arriver à la soute aux poudres, il n'y fallait plus songer.

D'ailleurs, partout les pirates l'emportaient par leur nombre. Une barrière, faite des corps de leurs camarades blessés ou morts, les séparait seulement de l'arrière de la *Syphanta*. Les premiers rangs, poussés par les derniers, franchirent cette barrière, après l'avoir rendue plus haute encore, en y entassant d'autres cadavres. Puis, foulant ces corps, les pieds dans le sang, ils se précipitèrent à l'assaut de la dunette.

Là s'étaient rassemblés une cinquantaine d'hommes, et cinq ou six officiers avec le capitaine Todros. Ils entouraient leur commandant, décidés à résister jusqu'à la mort.

Sur cet étroit espace, la lutte fut désespérée. Le pavillon, tombé de la corne de brigantine avec le mât d'artimon, avait été rehissé au bâton de poupe. C'était le dernier poste que l'honneur commandait au dernier homme de défendre.

Mais, si résolue qu'elle fût, que pouvait cette petite troupe contre les cinq ou six cents pirates qui occupaient alors le gaillard d'avant, le pont, les hunes, d'où pleuvait un grêle de grenades? Les équipages de la flottille venaient toujours en aide aux premiers assaillants. C'étaient autant de bandits que le combat n'avait point affaiblis encore, lorsque chaque minute diminuait le nombre des défenseurs de la dunette.

Cette dunette, cependant, c'était comme une forteresse. Il fallut lui donner plusieurs fois l'assaut. On ne saurait dire ce qui fut versé de sang pour la prendre. Elle fut prise, enfin! Les hommes de la *Syphanta* durent reculer sous l'avalanche jusqu'au couronnement. Là, ils se groupèrent autour du pavillon, auquel ils firent un rempart de leurs corps. Henry d'Albaret, au milieu d'eux, le poignard d'une main, le pistolet de l'autre, porta et lâcha les derniers coups.

Non! Le commandant de la corvette ne se rendit pas! Il fut accablé par le nombre! Alors il voulut mourir. Ce fut en vain! Il semblait que pour ceux qui l'attaquaient, il y eût comme un ordre de ne prendre vivant,—ordre dont l'exécution coûta la vie à vingt des plus acharnés, sous la hache de Xaris.

Henry d'Albaret fut pris enfin avec ceux de ses officiers qui avaient survécu à ses côtés. Xaris et les autres matelots se virent réduits à l'impuissance. Le pavillon de la *Syphanta* cessa de flotter à sa poupe!

En même temps, des cris, des vociférations, des hurrahs, éclatèrent de toutes parts. C'étaient les vainqueurs qui hurlaient pour mieux acclamer leur chef:

"Sacratif!... Sacratif!"

Ce chef parut alors au-dessus des bastingages de la corvette. La masse des forbans s'écarta pour lui faire place. Il marcha lentement vers l'arrière, foulant, sans même y prendre garde, les cadavres de ses compagnons. Puis, après avoir monté l'escalier ensanglanté de la dunette, il s'avança vers Henry d'Albaret.

Le commandant de la *Syphanta* put voir enfin celui que la tourbe des pirates venait de saluer de ce nom de Sacratif.

C'était Nicolas Starkos.

## VII

### DÉNOUEMENT.

Le combat entre la flottille et la corvette avait duré plus de deux heures et demie. Du côté des assaillants il fallait compter au moins cent cinquante hommes tués ou blessés, et presque autant de l'équipage de la *Syphanta*, sur deux cent cin-

quante. Ces chiffres disent avec quel acharnement on s'était battu de part et d'autre. Mais le nombre avait fini par l'emporter sur le courage. La victoire n'avait pas été au bon droit. Henry d'Albaret, ses officiers, ses matelots, ses passagers, étaient maintenant aux mains de l'impitoyable Sacratif.

Sacratif ou Starkos, c'était bien le même homme, en effet. Jusqu'alors, personne n'avait su que, sous ce nom, se cachait un Grec, un enfant du Magne, un traître, gagné à la cause des oppresseurs. Oui! c'était Nicolas Starkos qui commandait cette flottille, dont les épouvantables excès avaient épouvané ces mers! C'était lui qui joignait à cet infâme métier de pirate un commerce plus infâme encore! C'était lui qui vendait à des barbares, à des infidèles, ses compatriotes échappés à l'égorgeement des Turcs! Lui, Sacratif! Et ce nom de guerre, ou plutôt ce nom de piraterie, c'était le nom du fils d'Andronika Starkos!

Sacratif,—Il faut l'appeler ainsi maintenant,—Sacratif, depuis bien des années, avait établi le centre de ses opérations dans l'île de Scarpanto. Là, au fond des criques inconnues de la côte orientale, ont été trouvés les principales stations de sa flottille. Là, des compagnons, sans foi ni loi, qui lui obéissaient aveuglement, auxquels il pouvait tout demander en fait de violence et d'audace, formaient les équipages d'une vingtaine de bâtiments, dont le commandement lui appartenait sans conteste.

Après son départ de Corfou à bord de la *Karysia*, Sacratif avait directement fait voile pour Scarpanto. Son dessein était de reprendre ses campagnes dans l'Archipel, avec l'espoir de rencontrer la corvette, qu'il avait vue appareiller pour prendre la mer et dont il connaissait la destination. Cependant, tout en s'occupant de la *Syphanta*, il ne renonçait pas à retrouver Hadjine Elizundo et ses millions, pas plus qu'il ne renonçait à se venger d'Henry d'Albaret.

La flottille des pirates se mit donc à la recherche de la corvette; mais, bien que Sacratif eût entendu souvent parler d'elle et des représailles qu'elle avait infligées aux écumeurs du nord de l'Archipel, il ne parvint pas à tomber sur ces traces. Ce n'était point lui, comme on l'avait dit, qui commandait à ce combat de Lemnos, où le capitaine Stradena trouva la mort; mais c'était bien lui qui s'était enfilé du port de Thasos sur la sacolève, à la faveur de la bataille que la corvette livrait en vue du port. Seulement, à cette époque, il ignorait encore que la *Syphanta* fût passée sous le commandement d'Henry d'Albaret, et il ne l'apprit que lorsqu'il le vit sur le marché de Scarpanto.

Sacratif, en quittant Thasos, était venu relâcher à Syra, et il n'avait quitté cette île que quarante-huit heures avant l'arrivée de la corvette. On ne s'était pas trompé en pensant que la sacolève avait dû faire voile pour la Crète. Là, dans le port de Grabouse, attendait le brick qui devait ramener Sacratif à Scarpanto pour y préparer une nouvelle campagne. La corvette l'aperçut peu après qu'il eût quitté Grabouse et lui donna la chasse, sans pouvoir le rejoindre, tant sa marche était supérieure.

Sacratif, lui, avait bien reconnu la *Syphanta*. Courir sur elle, tenter de l'enlever à l'abordage, satisfaire sa haine en la détruisant, telle avait été sa pensée tout d'abord. Mais, réflexion faite, il se dit que mieux valait se laisser poursuivre le long du littoral de la Crète, entraîner la corvette jusqu'aux parages de Scarpanto, puis disparaître dans un de ces refuges que lui seul connaissait.

C'est ce qui fut fait, et le chef des pirates s'occupait à mettre sa flottille en mesure d'attaquer la *Syphanta*, lorsque les circonstances précipitèrent le dénouement de ce drame.

On sait ce qui s'était passé, on sait pourquoi Sacratif était venu au marché d'Arkassa, on sait comment, après avoir retrouvé Hadjine Elizundo parmi les prisonniers du batistan, il se vit en face d'Henry d'Albaret, le commandant de la corvette.

Sacratif, croyant qu'Hadjine Elizundo, était toujours la riche héritière du banquier corfote, avait voulu à tout prix

en devenir le maître...L'intervention d'Henry d'Albaret fit échouer sa tentative.

Plus décidé que jamais à s'emparer d'Hadjine Elizundo, à se venger de son rival, à détruire la corvette, Sacratif entraîna Skopélo et revint à la côte ouest de l'île. Qu'Henry d'Albaret eût la pensée de quitter immédiatement Scarpanto afin de rapatrier les prisonniers, cela ne pouvait faire doute. La flottille avait donc été réunie presque au complet, et, dès le lendemain, elle reprenait la mer. Les circonstances ayant favorisé sa marche, la *Syphanta* était tombé en son pouvoir.

Lorsque Sacratif mit le pied sur le pont de la corvette, il était trois heures du soir. La brise commençait à fraîchir, ce qui permit aux autres navires de reprendre leur poste de manière à toujours conserver la *Syphanta* sous le feu de leurs canons. Quant aux deux bricks, attachés à ses flancs, ils durent attendre que leur chef fût disposé à s'y embarquer.

Mais, en ce moment, il n'y songeait pas, et une centaine de pirates restèrent à son bord de la corvette.

Sacratif n'avait pas encore adressé la parole au commandant d'Albaret. Il s'était contenté d'échanger quelques paroles avec Skopélo qui fit conduire les prisonniers, officiers et matelots, vers les écoutilles. Là, on les réunit à ceux de leurs compagnons qui avait été pris dans la batterie et dans l'entrepont ; puis, tous furent contraints de descendre au fond de la cale, dont les panneaux se refermèrent sur eux. Quel sort leur réservait-on ? Sans doute, une mort horrible qui les anéantirait en détruisant la *Syphanta* !

Il ne restait plus alors sur la dunette qu'Henry d'Albaret et le capitaine Todros, désarmés, attachés, gardés à vue.

Sacratif, entouré d'une douzaine de ses plus farouches pirates, fit un pas vers eux.

— Je ne savais pas, dit-il, que la *Syphanta* fût commandée par Henry d'Albaret ! Si je l'avais su, je n'aurais pas hésité à lui offrir le combat dans les mers de Crète, et il ne fût pas allé faire concurrence aux Pères de la Merci sur le marché de Scarpanto !

— Si Nicolas Starkos nous eût attendus dans les mers de Crète, répondit le commandant d'Albaret, il serait déjà pendu à la vergue de misaine de la *Syphanta* !

— Vraiment ? reprit Sacratif. Une justice expéditive et sommaire...

— Oui !... la justice qui convient à un chef de pirates !

— Prenez garde, Henry d'Albaret, s'écria Sacratif, prenez garde ! Votre vergue de misaine est encore au mât de la corvette, et je n'ai qu'à faire un signe...

— Faites !

— On ne prend pas un officier ! s'écria le capitaine Todros, on le fusille ! Cette mort infamante...

— N'est-ce pas la seule que puisse donner un infâme ! "repondit Henry d'Albaret.

Sur ce dernier mot, Sacratif, fit un geste dont les pirates ne savaient que trop la signification.

C'était un arrêt de mort.

Cinq ou six hommes se jetèrent sur Henry d'Albaret, tandis que les autres retenaient le capitaine Todros qui essayait de briser ses liens.

Le commandant de la *Syphanta* fut entraîné vers l'avant, au milieu des plus abominables vociférations. Déjà un cahut avait été envoyé de l'empointure de la vergue, et il ne s'en fallait plus que de quelques secondes que l'infâme exécution se fût accomplie sur la personne d'un officier français, lorsqu'Hadjine Elizundo parut sur le pont.

La jeune fille avait été amenée par ordre de Sacratif. Elle savait que le chef de ces pirates, c'était Nicolas Starkos. Mais ni son calme ni sa fierté ne devaient lui faire défaut.

Et d'abord, ses yeux cherchèrent Henry d'Albaret. Elle ignorait s'il avait survécu au milieu de son équipage décimé. Elle l'aperçut !... Il était vivant... vivant, au moment de subir le dernier supplice !

Hadjine Elizundo courut à lui en s'écriant :

" Henry !... Henry !... "

Les pirates allaient les séparer, lorsque Sacratif, qui se dirigeait vers l'avant de la corvette, s'arrêta à quelques pas d'Hadjine et d'Henry d'Albaret. Il les regarda tous deux avec une ironie cruelle.

" Voilà Hadjine Elizundo entre les mains de Nicolas Starkos ! dit-il en se croisant les bras. J'ai donc en mon pouvoir l'héritière du riche banquier de Corfou !

— L'héritière du banquier de Corfou, mais non l'héritage ! " répondit froidement Hadjine.

Cette distinction, Sacratif ne pouvait la comprendre. Aussi reprit-il en disant :

" J'aime à croire que la fiancée de Nicolas Starkos ne lui refusera pas sa main en le retrouvant sous le nom de Sacratif !

— Moi ! s'écria Hadjine.

— Vous ! répondit Sacratif avec plus d'ironie encore. Que vous soyez reconnaissante envers le généreux commandant de la *Syphanta* de ce qu'il a fait en vous rachetant, c'est bien. Mais ce qu'il a fait, j'ai tenté de le faire ! C'était pour vous, non pour ces prisonniers, dont je me soucie peu, oui ! pour vous seule, que je sacrifiais toute ma fortune ! Un instant de plus, belle Hadjine, et je devenais votre maître... ou l'ôt votre esclave ! "

En parlant ainsi, Sacratif fit un pas en avant. La jeune fille se pressa plus étroitement contre Henry d'Albaret.

" Misérable ! s'écria-t-elle.

— Eh oui ! bien misérable, Hadjine, répondit Sacratif. Aussi, est-ce sur vos millions que je compte pour m'arracher à la misère ! "

A ces mots, la jeune fille s'avança vers Sacratif :

" Nicolas Starkos, dit-elle d'une voix calme, Hadjine Elizundo n'a plus rien de la fortune que vous convoitez ! Cette fortune, elle l'a dépensée à réparer le mal que son père avait fait pour l'acquiescer ! Nicolas Starkos, Hadjine Elizundo est plus pauvre, maintenant, que le dernier de ces malheureux que la *Syphanta* ramenait à leur pays ! "

Cette révélation inattendue produisit un revirement chez Sacratif. Son attitude changea subitement. Dans ses yeux brilla un éclair de fureur. Oui ! il comptait encore sur ces millions qu'Hadjine Elizundo eût sacrifiés pour sauver la vie d'Henry d'Albaret ! Et de ces millions, — elle venait de le dire avec un accent de vérité qui ne pouvait laisser aucun doute, — il ne lui restait plus rien !

Sacratif regardait Hadjine, il regardait Henry d'Albaret. Skopélo l'observait, le connaissant assez pour savoir quel serait le dénouement de ce drame. D'ailleurs, les ordres relatifs à la destruction de la corvette lui avaient été déjà donnés, et il n'attendait qu'un signe pour les mettre à exécution.

Sacratif se retourna vers lui.

" Va, Skopélo ! " dit-il.

Skopélo, suivi de quelques-uns de ses compagnons, descendit l'escalier qui conduisait à la batterie, et se dirigea du côté de la soute aux poudres, située à l'arrière de la *Syphanta*.

En même temps, Sacratif ordonnait aux pirates de repasser à bord des bricks, encore attachés aux flancs de la corvette.

Henry d'Albaret avait compris. Ce n'était plus par sa mort seulement que Sacratif allait satisfaire sa vengeance. Des centaines de malheureux étaient condamnés à périr avec lui pour assouvir plus complètement la haine de ce monstre !

Déjà les deux bricks venaient de larguer leurs grappins d'abordage, et ils commencèrent à s'éloigner en éventant quelques voiles qu'aidaient leurs avirons de gaillard. De tous les pirates, il ne restait plus qu'une vingtaine à bord de la corvette. Leurs embarcations attendaient le long de la *Syphanta* que Sacratif leur ordonnât d'y descendre avec lui.

En ce moment, Skopélo et ses hommes reparurent sur le pont.

" Embarquez ! dit Skopélo.

—Embarque ! s'écria Sacratif d'une voix terrible. Dans quelques minutes, il ne restera plus rien de ce navire maudit ! Ah ! tu ne voulais pas d'une mort infamante, Henry d'Albaret ! Soit ! L'explosion n'épargnera ni les prisonniers, ni l'équipage, ni les officiers de la *Syphanta* ! Remercie-moi de te donner une telle mort en si bonne compagnie !

—Oui, remercie-le, Henry, dit Hadjine, remercie-le ! Au moins, nous mourrons ensemble !

—Toi, mourir, Hadjine ! répondit Sacratif. Non ! Tu vivras et tu seras mon esclave..... mon esclave !..... entends-tu !

—L'infâme ! s'écria Henry d'Albaret.

La jeune fille s'était plus étroitement attachée à lui. Elle au pouvoir de cet homme !

—Saisissez-la ! ordonna Sacratif.

—Et embarque ! ajouta Spokélo. Il n'est que temps !

Deux pirates s'étaient jetés sur Hadjine. Ils l'entraînèrent vers la coupée de la corvette.

—Et maintenant, s'écria Sacratif, que tous périssent avec la *Syphanta*, tous...

—Ouf !... tous... et ta mère avec eux !

C'était la vieille prisonnière qui venait d'apparaître sur le pont, le visage découvert, cette fois.

—Ma mère !... à bord... s'écria Sacratif.

—Ta mère, Nicolas Starkos ! répondit Andronika, et c'est de ta main que je vais mourir !

—Qu'on l'entraîne !..... Qu'on l'entraîne ! hurla Sacratif.

Quelques-uns de ses compagnons se précipitèrent sur Andronika.

Mais à ce moment, le pont fut envahi par les survivants de la *Syphanta*. Ils étaient parvenus à briser les panneaux de la cale où on les avait enfermés, et venaient de faire irruption par le gaillard d'avant.

—A moi !... à moi ! s'écria Sacratif.

Les pirates qui étaient encore sur le pont, entraînés par Spokélo, essayèrent de se porter à son secours. Les marins, armés de haches et de poignards, en eurent raison jusqu'au dernier.

Sacratif se sentit perdu. Mais, du moins, tous ceux qu'il haïssait, allaient périr avec lui !

—Sauté donc, corvette maudite, s'écria-t-il, saute donc !

—Sauter !... Notre *Syphanta* !... Jamais !

C'était Xaris qui apparut, tenant une mèche allumée, arrachée à l'un des tonneaux de la soute aux poudres. Puis, bondissant sur Sacratif, d'un coup de hache, il l'étendit sur le pont.

Andronika poussa un cri. Tout ce qui peut survivre de sentiment maternel dans le cœur d'une mère, même après tant de crimes, avait réagi en elle. Ce coup, qui venait de frapper son fils, elle eût voulu le détourner...

On la vit alors s'approcher du corps de Nicolas Starkos, s'agenouiller, comme pour lui donner un dernier pardon dans un dernier adieu... Puis, elle tomba à son tour.

Henry d'Albaret s'élança vers elle...

—Morte ! dit-il. Que Dieu pardonne au fils par pitié pour la mère !

Cependant quelques-uns des pirates, qui étaient dans les embarcations, avaient pu accoster un des bricks. La nouvelle de la mort de Sacratif se répandit aussitôt.

Il fallait le venger, et les canons de la flotille recommencèrent à tonner contre la *Syphanta*.

Ce fut en vain, cette fois. Henry d'Albaret avait repris le commandement de la corvette. Ce qui restait de son équipage—une centaine d'hommes,—se remit aux pièces de la batterie et aux caronades du pont qui répondirent victorieusement aux bordées des pirates.

Bientôt, un des bricks,—celui-là même sur lequel Sacratif avait arboré son pavillon noir,—fut atteint à la ligne de flotaison, et il coula au milieu des horribles imprécations des bandits de son bord.

—Hardi ! garçons, hardi ! cria Henry d'Albaret. Nous sauverons notre *Syphanta* !

Et le combat continua de part et d'autre ; mais l'indomptable Sacratif n'était plus là pour entraîner ses pirates, et ils n'osèrent risquer les chances d'un nouvel abordage.

Il ne resta bientôt que cinq bâtiments de toute cette flotille. Les canons de la *Syphanta* pouvaient les couler à distance. Aussi, la brise était assez forte, ils firent servir et prirent la fuite.

—Vive la Grèce ! cria Henry d'Albaret, pendant que les couleurs de la *Syphanta* étaient hissées en tête du grand mât.

—Vive la France ! répondit tout l'équipage, en associant ces deux noms qui avaient été si étroitement unis pendant la guerre de l'Indépendance.

Il était alors cinq heures du soir. Malgré tant de fatigues, pas un homme ne voulut se reposer avant que la corvette n'eût été mise en état de naviguer. On envergua des voiles de rechange, on jumela les bas-mâts, on établit un mât de fortune pour remplacer l'artimon, on passa de nouvelles drisses, on capela de nouveaux haubans, on répara le gouvernail, et, le soir même, la *Syphanta* reprenait sa route vers le nord-ouest.

Le corps d'Andronika Starkos, déposé sous la dunette, fut gardé avec le respect que commandait le souvenir de son patriotisme. Henry d'Albaret voulait rendre à sa terre natale la dépouille de cette vaillante femme.

Quant au cadavre de Nicolas Starkos, un boulet fut attaché à ses pieds, et il disparut sous les eaux de cet Archipel, que le pirate Sacratif avait troublé par tant de crimes !

Vingt-quatre heures après, le 7 septembre, vers les six heures du soir, la *Syphanta* avait connaissance de l'île d'Egine, et elle entra dans le port, après une année de croisière qui avait rétabli la sécurité dans les mers de la Grèce.

Là, les passagers firent retentir l'air de mille hurrahs. Puis, Henry d'Albaret fit ses adieux aux officiers de son bord, à son équipage, et il remit au capitaine Todros le commandement de cette corvette, dont Hadjine faisait don au nouveau gouvernement.

Quelques jours après, au milieu d'un grand concours de population, et en présence de l'état-major, de l'équipage et des prisonniers rapatriés par la *Syphanta*, on célébrait le mariage d'Hadjine Elizundo et d'Henry d'Albaret. Le lendemain, tous deux partirent pour la France avec Xaris, qui ne devait plus les quitter ; mais ils comptaient revenir en Grèce, dès que les circonstances le permettraient.

D'ailleurs, déjà ces mers, si longtemps troublées, commençaient à redevenir calmes. Les derniers pirates avaient disparu, et la *Syphanta*, sous les ordres du commandant Todros, ne trouva jamais trace de ce pavillon noir, englouti avec Sacratif. Ce n'était plus l'Archipel en feu : c'était l'Archipel, après les dernières flammes éteintes, réouvert au commerce de l'extrême Orient.

Le royaume hellénique, en effet, grâce à l'héroïsme de ses enfants, ne devait pas tarder à prendre place parmi les États libres de l'Europe. Le 22 mars 1829, le sultan signait la convention avec les puissances alliées. Le 22 septembre, la bataille de Pétra assurait la victoire des Grecs. En 1832, le traité de Londres donnait la couronne au prince Othon de Bavière. Le royaume de Grèce était définitivement fondé.

Ce fut vers cette époque qu'Henry et Hadjine d'Albaret revinrent se fixer en ce pays dans une modeste situation de fortune, il est vrai ; mais que leur fallait-il de plus pour être heureux puisque le bonheur était en eux-mêmes !

FIN.

Pour paraître dans notre prochain numéro

**TANCREDE DE ROHAN**

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER.